

DÉTECTIVE

LES MARIÉS DU DIABLE

Deux jeunes gens qu'on aurait dû, par une élémentaire prudence, tenir à l'écart des liens du mariage ont pu former un couple hallucinant. C'est de cette union maudite qu'est né le crime commis à Loch Guidel par

MICHEL HENRIOT

(Lire, pages 3, 4, 5 et 6, les tragiques révélations de nos envoyés spéciaux.)



Mise au point

NE première charrette a stoppé devant les marches de la Chambre où siège la Commission d'enquête : chargée de deux anciens ministres, de deux sénateurs et d'un député, elle a pris la direction de la place Vendôme : on annonce que d'autres charrettes vont suivre.

Dans tout le fatras des nouvelles et des ragots, dans la multiplicité des témoignages et des racontars, à travers tout ce qui se colporte par la ville, il est utile de faire le point, de voir où l'on en est, ce qui est acquis, où l'on va, ce qui reste à faire.

La besogne de nettoyage et d'épuration comporte un temps d'arrêt, non pour se croiser les bras, car il reste encore une lourde besogne, mais pour voir clair dans les nuages de poussière que les balayeurs ont soulevés.

Et, d'abord, que signifie cette formule insérée dans les derniers communiqués ?

La Commission a décidé de « transmettre au garde des Sceaux » les dossiers de MM. René Renoult, André Hesse, Louis Proust, Puis et Odin, pour ne citer que les parlementaires mêlés à l'affaire Stavisky. Quel est le sens de cette « transmission » ? En soi, elle n'implique pas l'inculpation automatique des personnages désignés, mais la Commission d'enquête, n'ayant pas les pouvoirs judiciaires (et beaucoup l'ont regretté, quand on a discuté des conditions de son fonctionnement), ne peut que soumettre au ministre de la Justice les cas qui lui semblent les plus suspects. Cet envoi des dossiers au chef suprême de la magistrature est évidemment une indication symptomatique, le prologue d'une mesure plus grave, qui sera éventuellement la convocation des parlementaires par un juge d'instruction, non plus « à toutes fins utiles », selon la savoureuse expression des communiqués de la Commission, mais pour une notification très précise de trafic d'influence ou complicité d'escroquerie ou recel.

Ainsi mis en possession des cinq dossiers, M. Henry Chéron, dont on sait la redoutable impartialité et l'indépendance, prendra une décision. Il se pourrait d'ailleurs que, d'office, du seul fait de la rumeur publique — car on ne saurait prétendre que les travaux de la Commission d'enquête passent inaperçus — le procureur général se saisisse de tel ou tel cas qui lui paraîtrait particulièrement précis.

Cette éventualité — juridiquement possible — est néanmoins peu probable et ce sera, à n'en pas douter, sur les réquisitions même du Garde des Sceaux qu'une instruction sera ouverte contre les parlementaires compromis dans le scandale.

Pour M. René Renoult — à tout seigneur, tout honneur — la situation est nette : l'ancien Garde des Sceaux, peu de temps d'ailleurs après avoir quitté la Chancellerie, en juin 1926, a été sollicité par Hayotte de faire lever le mandat d'arrêt décerné contre Stavisky en fuite ; il n'a jamais été officiellement l'avocat de l'escroc ; il a néanmoins touché, des mains d'Hayotte, 50.000 francs ; l'honoraire paraît un peu dur à avaler. M. Renoult a affirmé que c'était, dans son cabinet, sinon un « cachet » de style, du moins un cachet fréquent.

M. André Hesse, qui s'était bien tiré de sa première comparution devant les enquêteurs, a été soudainement mis en fâcheuse posture par le témoignage de M. Marcel Caen, ancien secrétaire de M. René Renoult : alors que M. Hesse avait paru se justifier du fameux grief des « remises » — mauvais usages du Palais, mais errements traditionnels — il a été établi qu'il n'avait pas dit la vérité lorsqu'il affirme n'avoir vu Stavisky qu'en 1928, dans son cabinet ; il l'avait vu dès 1927, à la Santé... Les honoraires furent également de 50.000 francs.

M. Louis Proust, député d'Indre-et-Loire, aurait touché des chèques ; M. Jean Odin, sénateur de la Gironde, a fait en 1933 des démarches au ministère des Finances au sujet des bons hongrois, l'escroquerie monumentale que projetait Alexandre ; M. Puis, sénateur du Tarn-et-Garonne, se serait servi de Stavisky pour régler ses créanciers, multiples et criards.

Et l'on cite encore d'autres parlementaires pour prendre place dans une seconde charrette.

Lire à partir de la semaine prochaine dans
DÉTECTIVE
NOTRE-DAME-DES-TÉNÉBRES
Un sensationnel reportage sur la drogue
par **Paul BRINGUIER**

Qui est l'assassin ?

Déetective rappelle à ses fidèles lecteurs qu'il a pu obtenir d'une importante firme cinématographique la primeur d'un grand film policier, **MEURTRES**. C'est une production d'une actualité brûlante en cette période troublée, où chacun se pose cette question : *Qui est l'assassin ?*

Ci-dessous, on trouvera un billet à tarif réduit, à découper, valable pour la « Gaité-Rochecouart », où le film passera du 18 au 25 mai.

GAITÉ-ROCHECOUART
(Métro Barbès)

**BON POUR UNE ENTRÉE
A TARIF RÉDUIT**
Valable du 18 au 25 Mai

A présenter au contrôle.

L'affaire Nourric

Lointain écho d'une polémique passionnante, le procès que plaidera, mercredi dernier, devant la 1^{re} Chambre du tribunal, M. J.-C. Legrand pour la mère de Nourric, condamné aux travaux forcés à perpétuité dans l'affaire de l'encaisseur Desprès. Mme Nourric réclame un million de dommages-intérêts à la veuve de M. Bayle, représentant la succession de



La vieille mère de Nourric intenta un procès à Mme Bayle.

l'ancien directeur de l'Identité judiciaire, assassiné par Philipponet.

Elle impute à M. Bayle des erreurs capitales, relatives spécialement aux observations qu'il fit à propos d'un mouchoir trouvé sur le cadavre de Desprès et de la corde qui le ligotait ; ces observations furent combattues par M. Dantzier, professeur de filature et de tissage aux Arts-et-Métiers.

Mais il convient de dire — en toute impartialité — qu'à défaut même du principe de la chose jugée, la culpabilité de Nourric et de Duquesne, pour la plupart de ceux qui suivirent le procès, ne fait aucun doute.

M. J.-C. Legrand ne se fait d'ailleurs guère d'illusion sur l'issue de l'instance qu'il a engagée.

Trébitch-Lincoln sous le froc

Un des plus célèbres aventuriers internationaux, Ignatz-Timothé Trébitch-Lincoln, qui fut tour à tour missionnaire, membre du Parlement anglais, et espion allemand, a débarqué il y a de cela quelques jours à Liverpool, portant la robe des prêtres bouddhistes.

Celui qui se nomme aujourd'hui l'abbé Chao-Kung venait du Canada. Mais la police britannique n'avait

pas oublié le passé de l'abbé. A peine celui-ci eut-il foulé le sol de l'Angleterre, qu'il fut conduit à la prison de Bridewell, en attendant d'être renvoyé au Canada par le premier bateau.

Sa suite, étant étrangère à l'affai-



Trébitch-Lincoln, en compagnie de religieuses bouddhistes.

re, fut laissée en liberté ; ce pittoresque cortège provoqua la vive curiosité des habitants de Liverpool. Il est probable que le Canada refusera d'accueillir Lincoln-Chao-Kung ; il devra, en ce cas, regagner le Thibet, où il prêchera des convertis.

Un phénomène de clairvoyance

Il nous a été donné, la semaine dernière, d'assister à une bien curieuse expérience.

Nous avons reçu la visite d'un jeune Hindou, qui a décliné son nom : M. Hamid, et son adresse : 15, rue de Bassano, et nous a proposé de nous donner un exemple de son extraordinaire don de clairvoyance.

Deux d'entre nous écrivirent une demande quelconque, hors de sa présence, sur des carrés de papier qui furent pliés en huit.

L'opérateur les fit mettre sur une table, puis regarda les carrés de papier que nous n'avions pas quittés des yeux.

Et, mot à mot, il dicta les demandes écrites (six exactement). C'est un phénomène de clairvoyance qui est rare, mais connu.

Il y a plus. Il nous pria de prendre dans la main les papiers, toujours pliés, ainsi qu'une plume quelconque imbibée d'encre. Quelques secondes après, la réponse, à l'encre, de son écriture, est inscrite en toutes lettres.

Comment, nous ne savons. A un moment, l'opérateur n'a touché aux papiers, ne s'en est même approché.

Nous livrons le fait, sans commentaires, à la méditation de nos lecteurs.

Que devient Al Capone ?

La prison d'Atlanta peut se vanter de posséder un prisonnier modèle : c'est Al-le-Balafré, le roi des gangsters.

Condamné à onze ans de prison pour avoir fraudé le fisc, Capone jouit, à Atlanta, d'une excellente réputation.

Vêtu de la chemise grise des détenus, et portant sur son dos le n° 40.886, « le Tsar du monde souterrain » passe ses journées penché sur un établi de cordonnier. Il fabrique des chaussures avec la même dextérité qu'il employait jadis à manier son revolver ou à conduire son auto de luxe.

Capone, qui jonglait avec des millions, gagne aujourd'hui, en guise de salaire, le somme modique de... deux dollars par mois !

L'esprit au Palais

M. Pierre Lœwel, l'un des avocats les plus spirituels du barreau de Paris, était en train de plaider à la 9^e Chambre de la Cour. Ce qu'il disait méritait l'attention. Cependant, le président du Bousquet ne cessait de poursuivre avec le conseiller assesseur de droite une conversation fort déplaisante pour l'avocat.

M. Pierre Lœwel s'arrêta de plaider une première fois, ce qui fit cesser l'aparté, puis, la leçon n'ayant servi à rien, il se tut à nouveau. Alors, le président croyant apaiser M. Lœwel, de dire :

— Maître, nous parlons de votre affaire...



M. Pierre Lœwel a de l'esprit... même quand il se tait !...

— Moi aussi, monsieur le président !... Cette fois, la leçon fut comprise et M. Pierre Lœwel écouté jusqu'à la fin.

La mise en pages de ce numéro est de Pierre Lagarrigue.

Ceux qui touchent

On ne peut songer à recueillir tous les « mots » qui sont entendus au procès des administrateurs de la C^{te} Foncière d'Entreprises Générales et de Travaux publics, société créée par Stavisky et qui était dirigée par un conseil composé de personnalités éminentes : M. Hudelo, l'ancien préfet de police ; le général Bardi de Fourtou, récemment rayé des cadres de l'Armée et de la Légion d'honneur ; M. Dorn y de Alsua, ancien ministre de l'Equateur à Paris, etc...

L'interrogatoire de l'ex-général fut particulièrement typique : comme le président Jousselin lui posait une série de questions embarrassantes et toutes naturelles, Bardi de Fourtou, qui avait été cependant administrateur-délégué et, à ce titre, aurait dû répondre à tout, opposait à chaque demande... le silence. Il ne savait rien, il n'avait pas assisté aux séances du conseil, il ignorait tout.

Alors, excédé, le président de conclure :

— Vous êtes de ceux qui, sans se



Le président Jousselin rappela de Fourtou à un peu de pudeur

soucier de protéger leur honneur, acceptent de ne s'occuper de rien, mais de toucher des jetons de présence et de somptueuses indemnités...

Et, de fait, pour ne rien faire et pour couvrir d'un paravent chamarré une marchandise plus que suspecte, M. de Fourtou touchait... 800 francs par mois !

Au sujet de « Meurtres »

Ce film dont nous entretenons d'autre part nos lecteurs passera la même semaine dans 2 salles de Paris. Le « cinéma Delambre », rue Delambre, projettera également **MEURTRES** du 18 au 25 mai.

Le bon à découper ci-dessous permettra de voir ce film étrange dans des conditions intéressantes... et vous passerez une bonne soirée.

CINÉMA DELAMBRE
(Métro Montparnasse)

**BON POUR UNE ENTRÉE
A TARIF RÉDUIT**
Valable du 18 au 25 Mai

A présenter au contrôle.

MARIANNE GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
PUBLIE CETTE SEMAINE

HOMME OU FEMME ?

LE CHEVALIER D'EON

Grand récit historique par Paul Rival

et une nouvelle de Francis Carco

LE JOUR SE LEVE

TOUS LES MERCREDIS
16 pages illustrées **75c.**

Abonnements (France et Colonies)
Un an **32 fr.**
Six mois **18 fr.**

ADMINISTRATION REDACTION ABONNEMENTS

PARIS (VI^e) — 3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VI^e)

TELEPHONE : LITTRÉ 62-71

ADRESSE TELEGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS

COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

DIRECTEUR

MARIUS LARIQUE

FRANCE ET COLONIES

ÉTRANGER (TARIF A)

ÉTRANGER (TARIF B)

1 an 6 mois

65,» 35,»

85,» 45,»

100,» 55,»

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Déetective"

Lorient et Noyon
(de nos envoyés spéciaux).

EST le 10 octobre 1933 que les cloches de la cathédrale de Noyon avaient sonné les épousailles des mariés du Diable !

L'événement avait fait beaucoup jaser. Dans la petite ville, nul vraiment n'avait compris l'étrangeté de cette union. Il y avait là un mystère qu'on ne parvenait pas à saisir.

Le fait était pourtant indéniable : M. Michel Henriot, fils du procureur de la République de Lorient, neveu d'un riche marchand de vins de Champagne, cousin du député Philippe Henriot, était venu à Noyon pour y épouser Georgette Deglave, une jeune et timide paysanne; certes convenablement dotée, mais que son insignifiance et son triste visage d'infirme ne semblaient guère désigner pour un tel mariage.

Par quel coup de baguette magique, la Cendrillon en sabots avait-elle vu venir à elle, sous les traits de ce fils de famille, surgi du fond de la Bretagne, le prince charmant des contes de fées ?

Cette question était sur bien des lèvres, ce jour-là, le 10 octobre 1933, tandis que les nouveaux époux, quittant l'église, remontaient en voiture. La noce avait rejoint la métairie où le père de la mariée, un peu gêné dans son costume neuf, avait réuni les invités. Du côté de la famille Deglave, il y avait beaucoup de parents : des oncles, des tantes, des cousins, autant de braves pay-



C'est dans l'austère manoir Kerlebert que Michel Henriot avait passé son enfance.

sans qui osaient à peine s'approcher du mari de Georgette, ce jeune bourgeois qui pérorait avec aisance, au milieu du groupe que formait sa famille : des magistrats, des gros commerçants, des industriels.

Tandis qu'on s'affairait autour de la longue table du repas de noces, Georgette, la jeune mariée, savourait, silencieusement, son surprenant bonheur. Petite paysanne, elle avait toujours vécu dans cette vieille ferme picarde, dans cette grande cuisine enfumée et sombre où elle avait été bercée. Du pays, elle ne connaissait que le chemin des champs et celui que, chaque dimanche, elle suivait pour se rendre à la cathédrale. Le travail, la prière, voilà ce qui avait, jusqu'ici, rempli sa vie. Mais bien peu de joies l'avaient illuminée. Elle n'était pas belle. Un accident l'avait, toute jeune, rendue infirme.

A l'âge de quatre ans, en jouant dans la cour de la ferme, elle s'était renversée sur la tête une lourde meule. La fracture du crâne avait entraîné une paralysie de tout le côté droit. Elle ne pouvait remuer son bras qu'avec difficulté. Elle parlait aussi avec peine. Cela ajoutait encore à sa disgrâce.

De plus, c'était encore sans nul doute une conséquence du malheureux accident, elle se sentait inaccessible à la gaieté. Une indicible tristesse l'avait marquée, toute jeune. Elle avait ainsi grandi, mélancolique et taciturne, n'ayant pour toute amie que sa sœur, moins âgée qu'elle de deux ans; pour tout horizon, les travaux des champs, les soins de la ferme.

Puis, brusquement, cela remonte au mois de juillet dernier, la jeune fille avait formulé le désir de se marier. Le père Deglave avait opiné. Après tout, Georgette allait sur ses dix-neuf ans. Elle était en âge de prendre un mari. Elle serait d'ailleurs dotée, mais, précisément, à ce mariage, le père mettait une condition : il fallait que le jeune homme choisi versât, lui aussi, un bon apport dans la corbeille de l'hyménée. Cette condition remplie, ma foi, il ne refuserait personne, que le prétendant vienne des champs ou de la ville.

La difficulté commença. Georgette attendit, espéra, multiplia ses prières à sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, vainement.

Un soir, alors que, dans la basse-cour, elle



Le jeune Michel aimait déjà tuer des oiseaux dans les fourrés du parc.

LES MARIÉS



Après un court échange de correspondance par la voie des journaux, Michel et Georgette furent fiancés en quelques jours.

distribuait quelques poignées de grain, une idée lui traversa brusquement l'esprit. Elle rentra, sortit du buffet de la cuisine un encrier poussiéreux, et, d'une plume grinçante, elle écrivit, en s'appliquant, sur une grande feuille blanche :

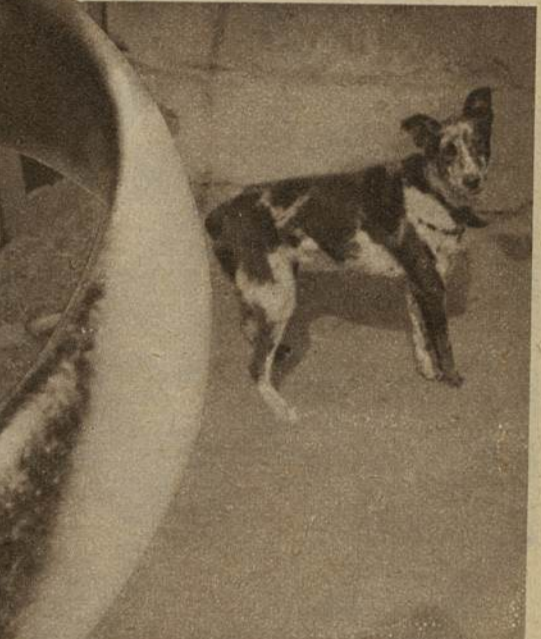
« Une jeune fille de très bonne famille, avec dot, désire contracter mariage avec jeune homme sérieux, ayant situation ou quelques biens. Pour tous renseignements écrire au bureau de l'« Union Familiale », Paris. »

Cette petite annonce terminée, la lettre fut adressée aussitôt au service de la publicité du journal *le Chasseur français*.

A cette même époque, à Lorient, Michel Henriot, fils du procureur de la République de cette ville, rédigeait, pour paraître dans le même journal, et pour son propre compte, une annonce semblable :

« Jeune homme de famille, sérieux, travailleur, etc., jouissant de quelque fortune, désire épouser jeune femme pour vivre à la campagne. »

Tel était le secret de ce nouveau mariage de Cendrillon. Entre les deux jeunes gens, une courte correspondance s'ébaucha. Enfin,



A la ferme paternelle, la jeune fille avait laissé ses animaux préférés.

le 9 septembre, le jour de la fête de Noyon, Michel Henriot, pour la première fois, vint à la ferme de M. Deglave, et se fit présenter Georgette.

La petite paysanne fut éblouie : un jeune homme était venu de Lorient pour la voir, un fils de magistrat, riche, élégant, beau parleur ! Ses prières avaient donc été exaucées !

Elle osait à peine regarder le prince charmant. Ce n'était pas que le prince charmant fût d'ailleurs vraiment beau. Son visage était même curieux, avec son profil d'oiseau et ses grandes oreilles écartées. De plus, il avait une étrange façon de rire lorsqu'il dévisageait la petite paysanne tout en se frottant nerveusement les mains. Il ne pouvait, en outre, rester plus de quelques minutes à la même place et il avait, semblait-il, tant de choses à dire qu'il en perdait le fil de la pensée...

Mais il s'agissait bien de tout cela. L'essentiel n'était-il pas qu'il fût disposé à se marier ? Et, certes, il le voulait. Georgette ferait parfaitement son affaire. La dot lui convenait. Son père, le procureur de la République à Lorient, l'accepterait lui aussi. Quant à lui, voici ce qu'il pouvait offrir : 40.000 francs d'argent comptant, une créance de 30.000 francs chez un notaire de Pont-Secours, une propriété d'une valeur de 10.000 francs et, enfin, l'excellente affaire d'élevage de renards argentés qu'il avait installée dans les landes de Loch-en-Guidel, au bord de l'Océan, et dont la valeur marchande s'élevait à 60.000 francs environ.

Le jeune homme paraissait pressé de conclure l'accord. Si, chez lui, il n'avait pu se marier, ce n'était pas pour des raisons mettant son honneur en jeu. Fervent catholique, il n'était pas pratiquant. En Bretagne, les filles ne voulaient s'unir, disait-il, qu'à des hommes d'une piété exemplaire !

Durant deux jours, l'impétueux prétendant resta à Noyon. Puis, la semaine suivante, Georgette et sa mère se rendirent à Lorient. Là, sous la conduite de Michel Henriot et de la famille de celui-ci, les deux femmes visitèrent la lande de Loch-en-Guidel. Elles virent les fameux renards argentés, puis retournèrent à Noyon. Au cours de ce voyage, Mme Deglave avait recueilli, auprès de quelques prêtres de la région, les meilleurs renseignements sur le jeune homme.

De la lande bretonne où le destin allait fixer sa vie, la petite paysanne n'avait pas conservé un triste souvenir. Une seule chose importait pour elle : se marier, vivre enfin son rêve, saisir le bonheur providentiel...

DU DIABLE



De Loch-en-Guidel, sa pensée allait souvent vers sa sœur Marie (à gauche) et son père, qui continuait dans la maison natale les rudes travaux des champs.

LES MARIÉS DU DIABLE

La photo du mariage de Georgette Deglave et Michel Henriot. — On reconnaît : 1) le procureur Henriot, père du meurtrier ;



Depuis deux mois seulement les mariés du diable étaient venus s'installer dans cette demeure isolée



Les fiançailles furent brèves. Deux fois, depuis cette époque, Michel Henriot revint à Noyon. Son exubérance, ses bavardages, ses brusques silences surprirent. Il avait aussi une étrange façon de fixer Georgette. Pour tout dire, ce jeune bourgeois ne plaisait guère aux fermiers de Noyon. Mais il y avait sa famille; pour Georgette, l'aubaine inespérée.

On pressa les formalités. Le mariage eut lieu. Georgette quitta ses lourds sabots et chaussa sur ses pieds de souliers de satin. Elle jeta sur sa tête le fragile voile blanc des vierges. Elle prit le bras de son futur époux, qui bombait le torse sous sa jaquette. Elle quitta Noyon, le soir même.

Le lendemain matin, dans sa petite chambre, Marie, la sœur de Georgette, se réveilla seule. Elle était triste. Elle songeait à celle qui était partie à Loch-en-Guidel. La reverrait-elle ? Elle allait pleurer, mais la voix du père s'éleva.

L'enfant descendit dans la cour. Son père, ses outils sur l'épaule, l'attendait. Tous deux partirent sans prononcer une parole. Dans la grisaille du matin, ils allaient, indifférents déjà au destin des mariés du Diable, vers la peine de chaque jour...

— Voici comment nous avons appris la chose... M. Deglave tendit trois dépêches : l'une portait la date du 8 mai 1934. Les deux autres, la date du 9 mai. Toutes trois avaient été expédiées de Ploëmeur. Toutes trois signées du nom du procureur de la République à Lorient : René Henriot.

« Georgette victime accident très grave en l'absence Michel. Sommes bien attristés. De cœur avec vous », disait le premier télégramme.

« Georgette décédée sans souffrance. Vous attendons. Sommes atterrés », portait le deuxième télégramme.

Enfin, troisième télégramme :

« Georgette attaquée en plein jour par arme à feu par rôdeur en l'absence de Michel. Notre douleur est immense. Georgette désirait sépulture à Noyon. Télégraphiez Guidel si venez. »

La tragique nouvelle était venue, par trois fois, frapper à la porte de la ferme de Noyon. Le père avait tapoté sa rude moustache, d'un geste brusque de l'index. La mère était restée silencieuse, les mains dans sa lessive, et, comme si certains événements irréparables ne pouvaient modifier le rythme des travaux domestiques, avait continué machinalement à rincer son linge. La petite Marie, la sœur de la morte, était allée, les yeux rouges, donner la nourriture aux bêtes... Que pouvaient-ils contre la cruelle et absurde fatalité ?

Depuis son mariage, Georgette n'était revenue qu'une seule fois au pays; lui, jamais. Georgette, pourtant, n'avait pas oublié sa ferme natale. De la lande déserte la petite paysanne écrivait, comme du fond d'un exil, de nombreuses lettres à sa sœur cadette. De sa main gauche, l'infirme retraçait, avec des mots maladroits et naïfs, les premières déceptions de sa nouvelle vie, ses premières peines, ses premières angoisses. Celle qu'on avait cru partie pour un riche destin, celle qui avait cru s'évader d'une vie



La petite paysanne vécut, au sinistre fort du Loch, des heures terribles

médiocre et sans joie, avouait, timidement d'abord, avec plus de franchise ensuite qu'elle était malheureuse. Un mari fantasque et démoniaque la terrorisait...

On pouvait, en relisant les lettres douloureuses, suivre la courbe du calvaire de la petite infirme. Quelques jours après le mariage, elle écrivait à sa sœur :

Ma chère Marie,

Imagine-toi que Michel est un gros méchant. Pense donc, il est allé jusqu'à me battre aujourd'hui. Il m'a donné des coups, des coups et puis encore des coups. J'en ai toute la tête lourde. Lorsqu'il m'a eu bien battue, il s'est avancé vers moi et a éclaté de rire. Il voulait m'embrasser. Mais je me suis sauvée en tournant autour de la table. Pense donc, il ne sait même pas m'enlever ma robe. Il m'a dit que la prochaine fois il me battra avec un fouet à chien. Il me fait peur parfois et il frappe trop fort. Les renards argentés, etc...

Un peu plus tard :

Ma chère Marie,

Je ne sais pas vraiment ce que peut avoir Michel. A toutes forces il faut qu'il me cogne. Il me dit que dans le Loch-en-Guidel l'endroit est bien choisi et que je peux crier autant qu'il me fera plaisir, personne ne peut m'entendre. Je ne crie pas, mais je suis bien malheureuse. Pense donc, il a voulu mettre le feu à mon lit alors que j'étais couchée. Et puis, il n'y a pas qu'à moi, il aime aussi faire du mal aux bêtes. Le vent souffle toujours chez nous, etc...

Dans une troisième lettre :

Ma chère Marie,

Michel aime à me mettre toute nue. Comme il a vu que j'étais couverte de bleus, il m'a dit : Tu peux demander le divorce avec ça si tu veux. J'ai répondu : Je sais ce que je ferai quand je voudrai. Il m'a dit que je n'étais pas propre, alors il m'a lavée, il m'a défait mes ondulations, puis il m'a léchée, partout. Ce n'est pas ces caresses-là que je voudrais, mais il ne veut jamais faire autre chose !

Plus tard encore :

Ma chère Marie,

Michel m'a battue encore. Il me tuera un de ces jours, il me tuera avec sa carabine, il me l'a dit.

Hier dans la soirée, après une petite dispute, il m'a fait sortir sur la grève. Il m'a battue, puis il m'a enlevé mes vêtements, ma culotte, mes bas et mes souliers. Lorsque j'ai été toute nue dehors, il m'a battue encore. Il riait, moi j'ai dû rentrer comme ça. Toujours il dit qu'il me tuera.

Dans celle-ci, enfin :

Ma chère Marie,

Michel est une brute complète, non content de me battre toujours, imagine-toi qu'hier, il s'est amusé à l'aide d'un tison ardent à brûler la queue de notre chat. Il ne m'a pas encore tué, puisque je t'écris encore...

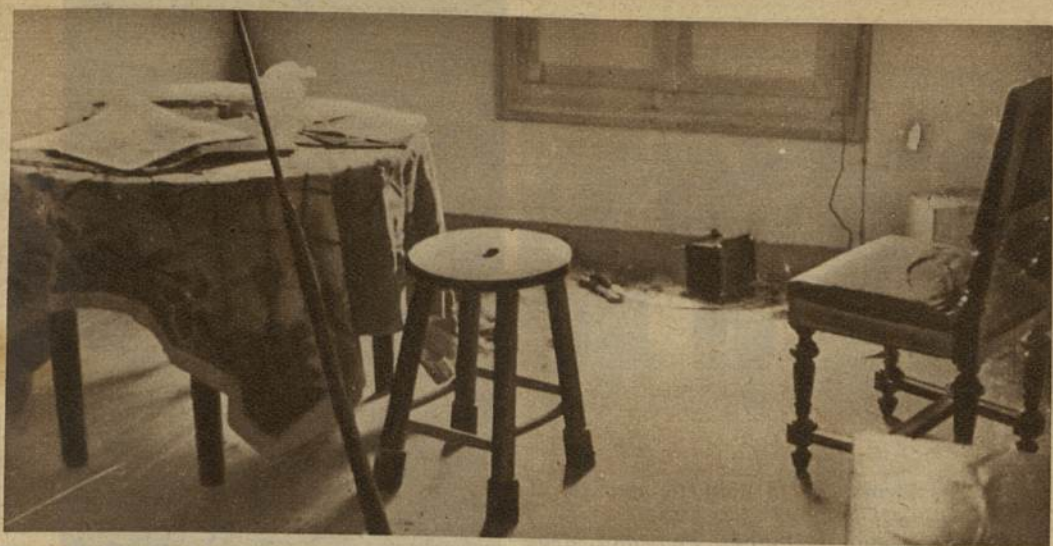
Ces lettres, dont chacune résonnait comme le plaintif écho d'un drame poignant et caché auquel la lande et la mer bretonnes offraient comme un sûr asile, petite Marie, le cœur bouleversé, en donnaient souvent lecture à ses parents.

Le père hochait la tête, sceptique :

21 octobre 1933
 Ça prend la dépense de Michel
 si ne le méritait guère l'autre
 fois il me donnait le choix entre
 une chose dont je ne me souviens plus
 et son fusil, qui je me souviens
 formais d'habitude mais il ne me
 mes trois bondissements puis
 je t'écris en ce qu'il est possible
 vite échapper mais c'est sûr
 calmait

De cette maison solitaire, perdue au lointain de la falaise bretonne, Georgette envoyait à sa sœur des lettres d'un angoissant pressentiment.

Je t'embrasse
 Georgette



Michel Henriot poursuivait sa jeune femme dans le vestibule et, alors qu'elle tentait de téléphoner, il l'abattit sauvagement de six coups de carabine.



Le mari criminel traîna sa victime, par les pieds, de l'endroit où il l'avait assassinée jusqu'au premier étage, et, froidement, s'en alla prévenir les gendarmes.

— Elle exagère peut-être... On sait bien que, la lune de miel passée, il y a toujours des discussions dans les ménages. Et puis, enfin, c'est-il de notre faute si elle devait trouver là-bas un pareil sort? Ta sœur Georgette voulait se marier. La chose a été faite, ainsi qu'elle le désirait. Cela n'a demandé que quelques jours. Elle n'avait qu'à rester à la ferme...

Les jours passaient. Personne à la ferme n'aurait songé à entreprendre le long voyage de Loch-en-Guidel, pour aller voir celle qui, dans chacune de ses lettres, répétait, chaque fois avec plus d'angoisse, qu'elle redoutait de mourir tragiquement. S'il était vrai que Georgette fût malheureuse, avait-on le loisir, quand tant de travaux absorbent chaque jour, de s'occuper de misérables histoires de ménage? La terre réclamait des soins plus pressants...

Et soudain, après une dernière lettre où l'infirme déclarait que son mari lui avait annoncé que, « lorsqu'il voudrait se débarrasser d'elle, il se servirait d'une carabine, car il serait ainsi plus sûr du résultat », les trois télégrammes adressés par le Procureur Henriot étaient venus tragiquement confirmer les angoisses de la jeune épouse.

Georgette avait été tuée. Crime d'un rôdeur, précisait le magistrat, dans la dernière dépêche.

— Et si...

Le père et la mère se sont interrogés du regard. La petite Marie, la confidente de la morte, a élevé la voix, rompant le silence de ses parents.

— Si c'était lui? Moi, j'en suis sûre... C'est Michel qui l'a tuée! Georgette avait si peur de lui!

— Il est bien vrai, reprit le père, qu'il ne me plaisait guère ce gars-là. C'est le diable sans doute qui l'avait envoyé ici pour nous enlever notre fille. Il était trop pressé de l'épouser. C'était louche. Il en voulait à son argent. Il l'a eu. Mais pourquoi l'avoir tuée, si c'est lui?

La petite Marie, la sœur de la morte, ne s'était pas trompée. On ne s'était pas trompé, non plus, là-bas sur la lande, quand, au matin du 9 mai, treize heures après le crime, la nouvelle du sauvage assassinat de Loch-en-Guidel s'était répandue à travers les hauteurs accrochés aux falaises. Le cri avait été unanime.

— C'est le fou qui l'a tuée!

Le fou, c'était Michel Henriot, le fils du procureur, le mari de l'assassinée.

Les enquêteurs — gendarmes ou policiers — avaient eu, eux aussi, la même conviction. Ils la basaient non seulement sur une intuition sentimentale, mais sur un faisceau de trois présomptions des plus graves : une assurance-accident de 800.000 francs, avec clause de l'assassinat, contractée un mois avant le drame par Michel Henriot;

le fonctionnement compliqué de l'arme du crime, une carabine automatique qu'il avait fallu réarmer six fois de suite pour abattre mortellement la jeune femme; enfin ces traînées sanglantes qui allaient, dans la maison du drame, de la pièce du téléphone à la chambre à coucher des époux. Les bas et les chaussons de la victime étant intacts, Michel Henriot avait dû traîner la malheureuse femme par les pieds. Etrange manière de transporter une mourante!

A ces trois charges, s'ajoutaient des révélations de témoins de la première heure, notamment celle de M. Le Crom, qui affirmait avoir vu Michel Henriot sortir à pas feutrés, de la chambre où reposait la morte, pour aller décrocher la carabine dans la salle à manger et la poser, par terre, en travers du vestibule.

Mais ces indices accusateurs, tenus secrets pendant les premiers jours de l'enquête, étaient ignorés des habitants de la lande. Et pourtant, à Kergaber comme à Guidel, à Ploëmeur comme à Keryado, de Queven à Lorient, tous ceux que passionnait l'affaire avaient accusé, d'instinct, Michel Henriot, le dangereux maniaque du Loch-en-Guidel.

Trop d'inquiétants souvenirs s'étaient dressés à la nouvelle du tragique assassinat. Tout ce qui touchait au cas de ce fils dégénéré portait trop le signe d'un aussi terrible destin.

Michel Henriot était né en 1913 dans le vieux manoir de Kerleber-en-Gestel, près de Kerlaouic. C'était le plus jeune enfant d'une famille où la mère avait la réputation d'une femme « un peu drôle ». Le père, ancien officier de la marine, était entré dans la magistrature. Devenu procureur de la République à Lorient, ses occupations l'avaient éloigné des soins attentifs qu'eût exigé l'enfant maladif, sournois et tard venu. Les études de son fils Francis et de sa fille Henriette absorbaient ses loisirs. Michel fut abandonné à sa mère.

Il aimait s'isoler dans les bois qui entouraient le manoir paternel. A sept ans, il possédait des collets dans les fourrés. A huit ans, il exigea un fusil. La mère céda. La double hantise des armes de chasse et des bêtes n'allait plus le quitter. Et l'enfant solitaire et cruel n'eut pour bercer ses rêves que les cris plaintifs des bêtes qu'il pourchassait, pour les tuer ou les martyriser, à travers les sentiers et au bord des grèves. L'âge accusa ses traits d'enfant dégénéré. Son front demeura étroit et bas. Sa lèvre supérieure, découvrant de longues dents aiguës, se plissa en bec de lièvre. Ses larges oreilles parurent plus écartées. Il restait pâle, en dépit de ses randonnées sylvestres, mais il devenait autoritaire et menteur. Sa mère lui pardonnait tout, même ses brutalités. Chiens, chats, hérissons devenaient ses souffre-douleurs. Il apportait en classe les moineaux qu'il avait dénichés, chemin faisant, et il les étranglait doucement entre ses doigts. Il était, par contre, avec ses condisciples, d'une timidité maladroite, refusant de participer à leurs

jeux. L'étude, d'ailleurs, ne l'intéressait pas. A seize ans, il terminait ses classes au collège de Lorient. Une appendicite et des crises nerveuses l'avaient cloué au lit de longues semaines.

Son père n'intervenait pas, soucieux de ne pas contrarier sa femme, atteinte elle-même de troubles nerveux et d'une grave maladie de cœur. Le magistrat s'était résigné à suivre les goûts de son fils. Après tout, Michel aimait les bois, la chasse, les sports violents; il fallait, sans plus hésiter, lui apprendre le métier d'éleveur.

— Tu seras gentleman-farmer, lui dit-il un jour en plaisantant.

Appelé au service militaire, reconnu apte pour le service actif, il tomba du haut mal, le premier jour des manœuvres. On le réforma « pour accidents nerveux et épilepsie ». Renvoyé chez ses parents, il reprit sa vie oisive et sauvage, torturant les animaux qu'il élevait pour les massacrer un jour, terrorisant les domestiques de son père. Ceux-ci, d'ailleurs, sans doute par allusion au visage pointu et chafouin du tortionnaire, l'avaient surnommé le « chacal ». Mais la mère, aveuglée par sa tendresse, continuait à chérir et à défendre ce fils pervers et cruel. Le père, impitoyable dans l'exercice de ses fonctions, perdait toute énergie dans son foyer.

Les médecins-psychiatres, qui auront à examiner l'assassin de Loch-en-Guidel, rechercheront sans doute l'origine de l'évolution des perversions sexuelles de Michel Henriot. Si l'on en croit son père, il n'aurait eu aucune liaison avant son mariage.

Ce n'est pas ce qu'on dit à Queven et à Guidel.

On raconte que Michel Henriot, antipathique aux jeunes bourgeois, malgré le prestige qu'il pouvait tirer de la charge de son père, s'était rabattu sur les bonnes du manoir et sur les filles des fermes environnantes. Ses instincts dépravés, ses goûts cruellement pervers, ses vices de malade avaient bientôt écarté de lui toutes celles qui avaient pu lui céder. Une sorte de zone d'isolement et de crainte l'entourait. C'est l'une des raisons pour lesquelles le fils du procureur n'aurait jamais pu se marier dans le Morbihan.

La longue indulgence du père un jour se lassa. Il décida d'envoyer ce fils désœuvré, et gênant pour son prestige, dans un centre agricole. Michel Henriot accepta d'y étudier les méthodes d'élevage à la Meilleraye-de-Bretagne, dans un monastère de trappistes. Il y demeura trois mois. On ne connaît pas les raisons de son brusque départ. Curieuse coïncidence : à la même époque, le supérieur du monastère, Dom Amboise, fut trouvé assassiné dans son bureau. L'énigme de cette mort ne fut jamais résolue.

Le magistrat commençait à désespérer de fixer un jour la destinée de ce fils rebelle à tout travail, à toute étude, lorsqu'une annonce du *Chasseur Français* tomba sous les yeux de Michel. On y prédisait une

fortune rapide pour ceux qui se consacraient à l'élevage du renard argenté. Il suffisait d'aller faire un stage en Haute-Silésie, chez un certain Keller, à Furkenstein. L'annonce séduisit le jeune homme. Son père, trop heureux de le voir enfin résolu à apprendre un métier, l'envoya en Allemagne. Au début de l'année 33, l'apprenti éleveur revint à Lorient. Il ramenait un diplôme élogieux et une grande cage de renards argentés. Pour loger et élever avec quelques chances de succès ces délicats animaux, il fallait un assez vaste local. Le procureur acheta, pour son fils, le fort du Loch, un fort désaffecté situé sur la côte désolée du Pouldu.

Une nouvelle existence commença pour Michel Henriot. Pour nourrir quatorze renards, il lui fallait aller chaque jour pêcher et chasser sur la grève déserte. Ce genre d'exercice, loin de le calmer, exaspérait ses penchants cruels. On peut voir encore, du Loch jusqu'à Larmor, les rochers jonchés d'oiseaux mutilés, aux ailes arrachées. Goélands, cormorans, mouettes ou courlis, Michel Henriot en faisait un grand massacre, donnant pour prétexte à des jeux aussi lâches la préférence des renards pour les oiseaux vivants. A vrai dire, il étendait partout cette rage destructrice, qui le faisait rire aux éclats. Les forêts de Guidel, les ruisseaux de la Laita étaient encore ravagés par lui. Les gendarmes de Ploëmeur savaient bien aussi qui dévastait les rivières avec de l'acétylène, ou qui posait des collets dans les taillis. Mais pouvaient-ils verbaliser contre un braconnier dont le père occupait le siège du ministère public? Ainsi, jusqu'au jour où la solitude lui fut trop pesante, l'étrange individu continua à vivre en ermite de la lande. Mais les plaisirs solitaires le lassèrent. Il voulut rompre le cercle d'isolement où il s'était confiné. Hélas! qui, dans la région, aurait accepté de partager l'existence farouche de l'homme dont même les filles faciles repoussaient désormais les avances. A dix lieues à la ronde, autour de Lorient, Michel Henriot ne pouvait prétendre à trouver une compagne? Son père lui conseille de faire insérer dans un journal une annonce matrimoniale. Il ne manque pas, ailleurs, de braves jeunes filles aimant la chasse, la pêche, les bêtes, la mer.

L'hameçon est lancé! On y mord. On sait comment des pourparlers engagés entre la famille de Michel Henriot et la famille de Georgette Deglave aboutirent très rapidement au mariage espéré!

Et c'est ici que commence le vrai drame, le drame de l'effroyable union qui associa un dégénéré à une infirme, le drame qui va désormais isoler ces mariés du diable dans une lande déserte...

Le procureur René Henriot ne pouvait ignorer la dangereuse demi-démence de son fils. Le fermier de Noyon offrait, de son côté, avec 214.000 francs de dot, à lui remboursable en cas de décès, une jeune fille





Dans la lande désertée, une équipe de paysans bretons portent péniblement le cercueil de Georgette Henriot.

infirmes, à moitié paralysée, trépanée à l'âge de quatre ans. En somme, de part et d'autre, on se trouvait fort heureux d'avoir casé deux êtres si difficiles à marier.

On devine avec quelle surprise, mêlée d'inquiétude, on accueillit la nouvelle de cette surprenante union. Ce qui n'était pas le moins étonnant, dans l'histoire, c'est qu'un prêtre de la région lorientaise — en Morbihan une vieille coutume veut que les curés, confidents de bien des secrets de famille, soient consultés avant chaque mariage. — L'étonnant, donc, c'est qu'un prêtre du canton, consulté par la famille Deglave, donna un avis favorable à une union que les esprits les moins avertis considéraient comme un véritable défi à la morale.

— J'avais pensé, a déclaré depuis le prêtre, que l'union de ce jeune sauvage avec une simple fille des champs, venue de loin, pourrait avoir sur son caractère, sur sa nature, une influence salutaire !

Voilà donc l'étrange couple quittant Noyon, le soir de leurs nocces. C'est à Rouen, dans un petit hôtel des quais, qu'ils vont passer leur première nuit conjugale. Dans une lettre à sa sœur, la jeune mariée a raconté les détails effrayants de cette nuit sans amour. Nous n'insistons pas...

Puis ils quittent Rouen. La petite infirme a le cœur brisé. Le maniaque ricane. Les mariés du diable arrivent, à la nuit tombée, au fortin perdu sur la lande. Le décor est lugubre. Le vent siffle rageusement. La pluie noie le ciel sans étoiles et la mer sans reflets dans une ombre sinistre. Pour un Breton, cette solitude, que trouble seul le mugissement des vagues, est une condition d'existence. Mais pour celle qui vient de quitter la terre picarde, pour celle dont les jours s'écoulaient dans le rythme rassurant des travaux champêtres, pour la petite paysanne exilée et déjà résignée aux brutalités de l'homme qui l'enchaîne, se représentait-on l'atroce tristesse qui l'étreint, lorsque son regard erre sur cette redoute aux murailles noircies par la poudre et lavées par l'embrun, sur cette ancienne salle de garde meublée seulement d'un grabat, dont les vitres fêlées tremblent sous les rafales du large !

Où qu'elle porte ses yeux, au dehors, s'étend la lande balayée par la bourrasque. La nuit, seuls les feux des phares de Groix et de Pen-Men animent l'horizon. Mais, pas une maison, pas une âme vivante, à moins d'un kilomètre. Inutile de crier ! La sourde rumeur qui secoue sans cesse, au ras des rochers, la houle du large couvre les voix.

C'est là, sur cette bande de falaise désolée — où le vent, l'épouvante et la mort semblent poursuivre une ronde éternelle — que la pauvre Georgette arrive un soir, grelottante, traînant déjà derrière elle le souvenir de son rêve brisé.

L'homme, son maître, est là, avec son inquiétant ricanement. Il la serre contre lui, puis, dans la même seconde, il la bouscule, d'une bourrade dans le dos.

— Je peux aussi, raille-t-il, te tuer comme une mouette.

— Mais es-tu le diable ? demande, en bégayant, la pauvre infirme.

Tout se sait sur la lande. On dirait que le vent du large, en passant, ouvre les cœurs et emporte les secrets. Le lendemain, de Keryado à Kermaguel, les vieilles Bretonnes,

hochant la tête sous leurs coiffes plates, les hommes, devisant sous leurs chapeaux ronds, pensaient :

— Dame oui, c'est le diable qui les a mariés !

Un mois passa. On entendait parfois, apportés par la brise, des échos de sanglots.

Et les femmes de Kergaher disaient en se signant :

— Que le Christ ait pitié de leurs âmes !

La nuit, Georgette, terrifiée par les gestes étranges de son mari, par les lueurs mouvantes qui, soudain, illuminaient les vitres disjointes, par le bruit lancinant du ressac contre les rochers abrupts, songait à mourir.

Michel promit enfin qu'ils quitteraient le fort. Le 10 mars 1934, le couple s'installait dans un pavillon aux murs jaunes, aux tuiles rouges, dont les frais de construction avaient été couverts par l'argent de la dot.

La vie infernale continua. Ce qu'on en pouvait surprendre aidait à nourrir la légende qui entourait désormais l'existence des mariés du diable. Le facteur, les fournisseurs avaient un jour aperçu des traces de balles dans les murs, des taches de sang dans la cuisine, et sur le corps de la malheureuse infirme des traces de coups. On avait encore aperçu, sur la grève, Michel Henriot déchirer à plusieurs reprises les vêtements de sa femme, la mettre nue, la fouetter avec des ajoncs, la poursuivre à travers les rochers en lui lançant des galets.

« J'ai peur », répète sans cesse, dans les lettres qu'elle adresse à sa sœur, l'infirmes.

Les cris de détresse restent sans réponse.

— Fallait pas qu'elle y aille, disait-on à Noyon.

Et, cloîtré dans son manoir de Kerlebert, le procureur paraissait ignorer de tout.

Seuls, les gens de la lande redoutaient l'irréparable drame. On savait que le fils avait eu des embarras financiers, qu'il avait dû, menacé de faillite, emprunter cinq cent mille francs à un notaire. Les renards argentés coûtent cher et ne rapportent rien encore. Le prêteur est dans la gêne. Michel Henriot, obéissant peut-être à une suggestion, contracte au nom de sa femme une étrange police d'assurance de 800.000 francs, où les clauses d'accident en mer et d'assassinat ont été prévues.

Quel affreux drame se prépare ? Le demi-fou, dans un éclair de timidité, a-t-il songé au profit d'un meurtre maquillé en attentat ? Il découpe dans les journaux les coupures relatives aux affaires Bonnet et Sarret. Cherche-t-il, dans ces histoires de crimes et de l'assurance-vie, une inspiration, un plan ?

Le 8 mai, c'est le Grand Pardon de Guidel. A deux lieues à la ronde, les villages, les hameaux, les fermes se vident. Thérèse Follo, la jeune domestique du couple, demande et obtient un congé de la journée.

La petite infirme est demeurée, seule, dans la villa perdue sur la falaise. Elle songe à la métairie de ses parents, à la bonne odeur des foins coupés qui, le soir, embaume l'air limpide ; à sa sœur Marie. C'est pour elle qu'elle recopie, dans une dernière lettre, les vers d'une vieille complainte bretonne.

L'église commence à se mouiller par les larmes de la nouvelle mariée.

Par les larmes de la nouvelle mariée, et personne n'est là pour la consoler.

Ma sœur, vous m'étonnez. Pourquoi pleurez-vous ?

La mer, paresseusement, se chauffe sous le soleil de mai. Un renard glapit dans sa cage. Et, soudain, un choc terrible fait chanceler la paysanne. Un tisonnier roule sur le sol. Six coups de feu éclatent.

La police, maintenant, peut venir. Michel Henriot s'apprête à jouer son rôle d'homme accablé par la découverte d'un drame inexplicable. Son père, le procureur, ne va-t-il pas mener l'affaire ? Il lancera la justice sur la piste d'un rôdeur de grève...

■ ■ ■

Le père, en effet, instruit l'affaire. Il approuve l'hypothèse de son fils : crime de rôdeur. Aucun soupçon ne semble l'effleurer. Et c'est lui qui avertira l'assurance immédiatement par télégramme...

« Mme Michel Henriot assassinée par rôdeur dans villa isolée. Procureur Henriot. »

Mais, le lendemain, le magistrat est revenu au Loch, l'air inquiet. La rumeur publique désigne son fils. Rien ne pourra arrêter les langues qui murmurent, autour de lui, la terrible accusation.

Il veut douter, lutter encore :

— On veut me salir, on veut se venger, s'écrie-t-il. Mais Michel est innocent ! Je viens de m'entretenir longuement avec lui.

L'œil sec, l'air ni ais, la mine confiante, Michel continue à soigner ses renards et suit, sans trouble, le char funèbre qui emporte à travers la lande sablonneuse le corps de la jeune femme assassinée. Bien des poings, dans la foule, se serrent. Mais lui, le veuf, avance tête nue, les cheveux au vent, d'un pas raide d'automate. Il ne sourcille pas.

Les preuves sont là, pourtant, précises, terribles. Le troisième jour de l'enquête est commencé. Le procureur se démet de ce dossier où s'accumulent contre son fils des charges effrayantes. Il veut lutter encore, cependant.

— Mon fils, dit-il, n'a été victime que de coïncidences troublantes. Il n'est pas coupable. Il va se disculper. Interrogez-le.

Cinq heures après, Michel Henriot a avoué sa folie, sa cruauté, son crime atroce.

Le magistrat, l'homme rouge dont la voix impitoyable a demandé tant de châtements, s'effondre, douloureux...

— Que la justice fasse son devoir, tout son devoir, murmure-t-il d'une voix étouffée.

Il s'éloigne, à pas lents.

Pour cet homme, qui maria son fils demi-fou avec une infirme ; pour ce magistrat, qui ne sut pas prévoir, éviter ce crime, dénouement trop prévisible d'une union monstrueuse, le cauchemar commence.

Que Michel Henriot finisse ses jours dans un asile ou risque sa tête devant les assises, la légende tragique des mariés du diable n'est pas près de s'effacer sur l'âpre lande de Ploëmeur !

Marcel MONTARRON, Maurice AUBENAS et Emmanuel CAR.



Après l'autopsie, le cadavre mutilé est exposé dans le garage...



...transformé, pour la circonstance, en sorte de chapelle ardente.



Des centaines de curieux étaient venus assister aux obsèques.



La foule bretonne, devant l'église, désignait formellement l'assassin.



Après les obsèques, le meurtrier (ci-dessous), atterré, s'attend à subir un interrogatoire serré. — Le cercueil de la victime est placé dans le fourgon funéraire (à gauche). A droite: Mme Deglave, éplorée.

FATS DIVERS



Un groupe d'écoliers sur les lieux même du drame.



Les trois amies qui accompagnaient la victime.

raient ardemment courtiser la charmante fillette, le plus épressé était l'impulsif et romanesque Panagiotti. Lui seul, d'ailleurs, avait osé avouer sa passion à Annoula. Cela s'était passé, un jour, au cours d'une récréation. Il lui avait dit :

— Annoula, j'ai à te parler. Accorde-moi quelques minutes d'entretien.

Etonnée par l'attitude étrange du jeune homme, sa curiosité mise en éveil, l'écolière l'avait suivi dans un coin de la cour. Alors, par bribes, à mots hachés, se servant, pour expliquer son amour à Annoula, de termes qu'il maniait maladroitement et dont la chaleur le surprénait lui-même, Panagiotti demanda à sa brune camarade de partager ses sentiments. Insouciance, Annoula éclata de rire, puis, comme le collégien baissait la tête et paraissait n'avoir plus rien à lui dire, elle le laissa là tout pantelant et retourna à ses jeux.

Depuis lors, Panagiotti tomba dans une mélancolie noire. Il commença à négliger ses études et à ne plus fréquenter régulièrement l'école pour ne plus voir Annoula et essayer de l'oublier. Mais l'oubli ne vint pas. Pis encore, depuis qu'il avait confessé son

amour, Annoula le fuyait comme s'il avait été un de ces pestiférés que l'on rencontre encore en haute Macédoine.

Désespéré, il décida de la tuer et de se suicider ensuite. Le jour où il prit cette atroce détermination il acheta le couteau à manche de corne qui devait lui servir pour perpétrer son crime.

Le drame fut rapide. Dans la matinée du mardi, au moment où Annoula et trois de ses petites amies quittaient l'école, Panagiotti, brusquement, se dressa devant elle. Une minute, il resta face à l'enfant, les yeux assombrés, un sourire douloureux sur les lèvres, ses doigts crispés autour du manche du couteau qu'il tenait caché sous sa veste. Puis, se précipitant sur elle, il leva la main et, à plusieurs reprises, il plongea son arme dans le dos et le cou de la jeune fille.

Le sang gicla. Annoula, mortellement blessée, s'éroula sur le pavé. Une seconde plus tard, sans avoir prononcé une seule parole, Panagiotti se tranchait la carotide.

Amours d'école !... Et, déjà, tragiques amours !...

Frédéric PÉTILLON.

Baharidès Panagiotti (en bas) avait conçu pour Annoula, sa jeune condisciple du Gymnase Mixte de Cavalla (ci-dessous) un amour frémissant et farouche.



L'AMOUR A L'ÉCOLE

Salonique (de notre correspondant particulier).

MMOBILE devant la vitrine de l'armurier, longtemps le gamin resta là, examinant les uns après les autres les beaux revolvers qui étaient exposés. Sur les rayons recouverts de velours bleu, il y avait, sous ses yeux, des pistolets au canon nickelé, à la crosse de nacre ; d'autres étaient si petits qu'ils semblaient n'être que des jouets et d'autres encore étaient tout noirs, énormes et pesants ; des armes terribles qui devaient cracher la mort à coup sûr.

Baharidès Panagiotti, un jeune collégien à peine âgé de dix-sept ans, plongea sa main dans la poche de sa culotte et en retira une poignée de monnaie. Il compta sa fortune. Elle était maigre et ne pouvait lui suffire pour acheter le pistolet automatique avec lequel il avait compté mettre un point final à l'immense désespoir qui, depuis quelques jours, lui tenaillait l'âme. Le jeune homme entra néanmoins chez l'armurier, à qui il remit jusqu'à son dernier sou pour faire l'acquisition d'un solide couteau à double tranchant, à manche de corne. Une seconde plus tard, tel un fou, en courant, il traversa la ville, se rendit tout droit à son collège, le Gymnase Mixte de la petite localité de Cavalla, où, en arrivant tout essoufflé, il vint reprendre sa place sur un banc de la classe. Le cours, un instant interrompu par sa rentrée, fut repris et, tandis que plusieurs élèves faisaient de la main un geste amical à Panagiotti, celui-ci, sans répondre, plaçait, tout grand ouvert, au fond de son bureau, le coutelas qu'il venait d'acheter.

A l'école de Cavalla, Annoula Samakovidou, une belle fille de quinze ans, était l'idole des jeunes collégiens. Dans sa classe, il n'y avait pas un seul adolescent qui ne fût épris d'elle.

Mais Annoula ne faisait pas attention aux regards languoureux que lui jetaient ses camarades : toutes ses pensées étaient aux jeux, et ses admirateurs, auxquels elle ne répondait point, ne pouvaient que rêver d'elle et... espérer. Parmi tous ceux qui dési-

HISTOIRE du Bonheur de M. Geo CHARLAIS



« Pendant ces six dernières années, j'avais vraiment mauvais temps et je me trouvais criblé de dettes. Mes affaires périssaient chaque jour davantage. J'essayais de vendre mon fonds et de trouver une nouvelle situation mais en vain. Désespéré je m'en fus consulter l'Hindou HAMID qui me promit de m'aider de son pouvoir supernaturel et me dit que je serais tiré d'affaire en peu de temps. Après avoir utilisé ses Tavizes, je m'en fus aux courses avec peu d'argent et le semaine dernière je gagnai une grosse somme. Aujourd'hui j'ai payé mes dettes. Cette semaine j'ai obtenu une nouvelle situation et j'ai trouvé un acquéreur qui me paya mon fonds un bon prix. Je n'ai plus d'ennuis et je dors tranquille. »

Consultez le célèbre Hindou HAMID

Il prédit l'avenir avec précision, lit vos pensées, répond remarquablement à toutes questions. Il remède aux ennuis, désespoirs et à tous malheurs.



Consultation complète : 100 francs.

Consultez-le de 9 à 12 h et 15 à 19 h. 15, r. Bassano (1^{er} ét.) (M^o George-V). Kléb. 83-26.

Mesdames !

Trois produits indispensables à votre beauté.

LA SÈVE NATCHAO NATCHAO

Fait pousser les cils Résultats merveilleux
La boîte 13 fr. Franco c/mandat 14.50

Le Cosmétique NATCHAO

pour courber et fixer les cils NE PIQUE PAS
La boîte 12 fr. Franco c/mandat 13.50
4 nuances : noir, brun, châtain, bleu noir

Rouge à lèvres CARÈGE

Évite tous les inconvénients des fards gras Il est garanti inoffensif, ineffaçable.
Le tube nickelé 10 fr.
Franco contre mandat ... 11.50

En vente :
PARFUMS DE SYLVIE
164, rue du Fg-Saint-Honoré, Paris

8 JOURS à l'essai

En réclame

N° 32. Voiture d'enfant, modèle de luxe, havane, beige, bleu, gris. Caisse garantie tout bois, forme anglaise. Suspension extra souple "Daumont", sur courroies cuir, montée sur vaste caisse fermée jusque dans le bas. Garniture capitonnée. Ceinture de sûreté, avec roues flasquées de 25 cm., caoutchouc genre ballon.
Prix : 288 fr. payable 24 fr. par mois.

Franco de port
1^{er} versement 1 mois après la livraison

Frs 288 payable **24** par mois

DEMANDEZ notre catalogue N° 46

N° 11. Appareil "RÈVE IDEAL" pour pellicules 6-9 entièrement métallique, beau gainage, bordé métal poli, soufflet peau, visur leonometre, mise au point avec l'arrêt automatique à l'infini et échelle graduée, obturateur trois vitesses et deux poses, propulseur métallique, objectif anastigmat Magir Hermagis, très lumineux F. 6.3. EXPÉDITION FRANCO, Frs : 288. », payable Frs : 24. » par mois.

N° 12. Même appareil que ci-dessus, mais format 6-11. Frs : 294. », payable Frs : 24.50 par mois.

N° 13. Appareil photo pour plaques 9-12. Frs : 294. », payable Frs : 24.50 par mois.

BULLETIN DE COMMANDE D.10

Je prie la Maison Girard et Boitte S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer franco les marchandises suivantes :

N° (pour la voiture d'enfant indiquer la teinte).....

au prix de frs que je paierai frs par mois pendant 12 mois à votre compte chèques postaux Paris 979.

Fait à le 1933.

Nom et prénoms Signature :

Date et lieu de naissance Profession Domicile Département Ville

Girard & Boitte
112, rue Réaumur, PARIS (2^e)

ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande
34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Bomides WOODS, Ltd., 10, Archer Str., 219 E N, Londres W.1

Une trouvaille...

La bague est à la mode ! Pour lancer ce nouvel article de notre maison, très recommandé pour un cadeau moderne, nous offrons à titre gratuit cette bague-chevalière, d'une forme nouvelle et très élégante, en plaqué or laminé 18 carats, conforme à la figurine ci-après



GRATIS

Pour le monogramme, nous écrivons les initiales désirées qui seront gravées à la main, artistiquement. Comme mesure, envoyez une bague de papier de la grosseur de votre doigt. Découpez cette annonce et faites-la parvenir immédiatement, en y ajoutant 3 francs pour les frais de port, emballage, etc., en timbres ou mandat.

Bijoux Parisiens Service G 19
PARIS (2^e) 41, Rue du Colisée



Le commissaire Giraud est des plus redoutés des contrebandiers et des espions.

VI⁽¹⁾

DÉTECTIVES DES FRONTIÈRES

QUAND j'arrivai à Strasbourg — c'était un peu avant le printemps — une neige dense couvrait les routes, tapissait les toits, faisait ployer les arbres. Mais les deux commissaires de la brigade mobile de Strasbourg que je rencontrai aussitôt se moquaient bien de la neige : ils faisaient le pied de grue devant la gare, surveillant un homme qui ne les voyait pas.

Quelqu'un passa à côté d'eux qui leur murmura : « C'est lui », sans avoir l'air de les connaître. Ils se rapprochèrent du voyageur.

— Franke Ash ?

En même temps, ils lui prenaient les deux bras comme dans un étoupe.

— Franke Ash ! dit l'homme, beau joueur. Inutile de serrer si fort, je n'ai pas d'arme. Il désigna sa valise :

— Vous avez de la chance !...

Deux autres policiers s'avancèrent. Quatre des « as » de la police du mystère de Strasbourg : Uhring, Koenig, Baud et Kopp, venaient d'arrêter Franke Ash, le plus illustre des Arsène Lupin de l'Allemagne, et de récupérer un des trésors royaux du château allemand de Schaffenburg, soixante-cinq dessins originaux de Rembrandt, la valeur de plusieurs millions de francs...

On m'a supplié de ne pas raconter toute l'histoire de cette capture. Il y aurait, en effet, risque de mort pour un des hommes qui y ont joué le rôle de Judas. Ce que j'en peux dire est cependant assez symbolique pour que l'on veuille bien me pardonner cette cachotterie. Un jour de l'an dernier, pendant les fêtes de la Renaissance allemande, Franke Ash dévalisait le château de Schaffenburg, où une grande cérémonie officielle était organisée et où, à cette occasion, on avait permis de contempler quarante-vingt dessins de Rembrandt des plus beaux de l'Allemagne. On ignore pendant très longtemps qui était le voleur : Franke Ash et sa bande avaient eu le soin de voler, en même temps que les Rembrandt, le livre où les visiteurs, qui étaient tenus de montrer patte blanche, avaient inscrit leur nom et le numéro de leurs cartes. Aussitôt, le Reich alerta toutes les polices d'Europe, donc la nôtre : il s'agissait non seulement de retrouver un grand voleur, mais aussi le trésor disparu. La police du mystère de Strasbourg entra en action, découvrit Franke Ash, le suivit et se montra capable de le confondre. Il fallut, pour cela, jouer une comédie qui n'est d'ordinaire coutumière qu'aux détectives de théâtre. Un des policiers de Strasbourg changea d'apparence, de nom, de nationalité, devint un grand collectionneur qui habitait Bâle, avait un important compte en banque et ne craignait pas d'entrer en

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 283.

Un des quatre « as » de la police du mystère de Strasbourg : le commissaire Uhring.



relations avec des hors-la-loi, à condition qu'on lui apportât des objets rares. Comment l'habile Franke Ash se laissa-t-il bernier ? Il faut croire que nos policiers, quand ils jouent les mauvais garçons, réussissent vite à leur ressembler. Le commissaire Uhring et son ami Koenig, transformés en commerçants bâlois, virent la collection de Franke. Ils commencèrent par lui acheter trois jolis dessins, qu'ils payèrent par chèque, et le chèque fut payé.

— Seule la collection complète nous intéresse, disaient-ils...

Parbleu ! ils tendaient les rets où le bel et l'insaisissable Lupin — je veux dire Franke Ash — devait se laisser prendre, et il eut tant de confiance en eux qu'il vint s'y jeter. Franke arriva à Strasbourg, logea à la frontière, dans une belle hôtellerie qui domine le pont de Kehl et qui est commode, aux gens méfiants, car on y est tout près de la Suisse et de l'Allemagne. Ses complices, qui surveillaient l'hôtel, ne virent rien d'anormal. Franke, rassuré, vint au rendez-vous : il apportait ses chefs-d'œuvre dans une valise ; on devait lui remettre un chèque, en pleine rue, en échange de la valise, et c'étaient là toutes les relations qu'il devait avoir avec son marchand. On connaît la suite. On laissa à Franke Ash sa valise, mais ce fut pour les transporter ensemble dans la petite maison mystérieuse des remparts de Strasbourg, où la brigade de police mobile a ses chambres de sûreté. Franke Ash salua très sincèrement Uhring, Koenig, Kopp et Baud, ses vainqueurs.

— Félicitations, messieurs. C'est du beau travail...

J'ai vu, sous la conduite de leur chef, M. Vielfaure, quelques-uns des « as » de cette brigade bien curieuse : je ne les ai pas vus sans difficultés, et même il me fallut beaucoup insister pour pouvoir entrer dans leurs secrets. Ils sont une vingtaine, tous parlant l'allemand et les dialectes alsaciens — dialectes du Bas-Rhin, du Haut-Rhin et de la Moselle — aussi bien que le français. Leur sous-chef, le fameux commissaire Balmadier, a des titres particuliers à l'admiration des policiers de France : c'est lui qui découvrit les complots de Ricciotti Garibaldi et du colonel Macia, en 1926 ; lui qui arrêta Garibaldi et Macia, avec Bouscatel, son second, et évita aux conjurés — révolutionnaires sincères, à l'exception de Ricciotti — d'aller périr sous les balles italiennes et espagnoles qui étaient préparées pour eux de l'autre côté de la frontière. Les autres, Giraud, Fillet, Uhring, Baud, Paut, Kopp, Ludwig, Stumer, Helfer, Reinschmidt, Fiechesser, sont connus et redoutés par tous les contrebandiers et par les espions, qui pullulent sur les rives du Rhin français et dans les montagnes de l'Alsace.

L'atmosphère d'un crime est différente selon les lieux et le climat, ai-je dit souvent. Où donc comme à Dorno, en Alsace, vit-on une paysanne assassiner son mari, le vêtir, transporter son corps dans une hotte, dans la neige, à un kilomètre du village, l'y coucher, mais dans une position telle que l'on put croire qu'il avait été attaqué et dévalisé en pleine nuit ? Cette paysanne se nommait Sérakriss ; c'était, en apparence, une calme et timide bonne femme. Paut et Kopp, les policiers qui l'arrêtèrent, ne furent pas ses dupes, mais ils n'en croient pas encore leurs yeux... Ce qui dénonça la terrible Sérakriss, c'est que l'on trouva dans une cuve, chez elle, une balle du même calibre que celle qui avait donné la mort à son mari, et, dans sa fosse à purin, un drap maculé de sang. Elle avoua : une demi-heure plus tôt, elle avait fait épingle une belle inscription sur la couronne mortuaire qu'elle destinait au sacrifié : « A mon mari regretté ». Elle avait tué pour pouvoir épouser un bûcheron de la forêt...

Les policiers du mystère de Strasbourg, en me faisant visiter leur territoire, m'ont raconté bien des histoires qui, déformées par le temps, feraient de bien terribles légendes alsaciennes. Sur une route de Thionville, un soir, le camionneur Stuter prit un passant à côté de lui sur le siège. Ils burent ensemble. Quand Stuter paya, ce chemineau vit des billets de banque dans la sacoche du livreur. Il le tua un peu plus loin, le laissa à son volant et s'en fut à pied jusqu'à Longwy, dans une cantine de mine, où il se fit servir à boire et s'endormit. Il n'était pas encore éveillé quand on trouva sur lui 3.400 francs en coupures, toutes maculées de sang...

Drames de village ! Près de Thann on trouva, à l'avant-dernier Noël, une vieille femme assassinée dans sa cabane, l'infirme Schwartz. On ne lui avait ménagé aucun supplice ; la tête de l'infirme était décollée du tronc ; son corps avait de si graves blessures que, tout de suite, on pensa à un drame de la vengeance. On soupçonna ceux qui la haïssaient, et la colère publique désigna au bourreau la propre sœur de la victime, qui, pour une question d'héritage, s'était battue avec elle. Ce fut encore un chemineau qu'on arrêta, Amia. Il avait cherché à la fois une maîtresse et de l'argent. De l'argent ! Treize francs vingt-cinq et quatre tablettes de chocolat ! Les solitudes de l'Alsace recèlent parfois de vrais et monstrueux hommes des bois. Il y en eut un autre, Ludwig, un ancien colonial allemand, qui avait aussi servi dans la Légion étrangère et qui, affolé par un désir inhumain, massacra dans un champ de luzerne, près d'Eschenwiller, une prostituée à soldats, la fille Harnist, et lui dévora le sexe et le cœur... A Bendorf, aussi, on retrouve les traces d'une horrible

tragédie paysanne. Emile Sarstacker, un meunier de charrue, qui avait dix-neuf ans, tua avec un joug de bœuf son cousin, Brissinger, pour le voler, et cela sur l'instigation de sa mère !...

Petits drames de l'argent : c'est souvent cela qui provoque de grands crimes. Ce fut pour payer des dettes menues que Richard les tua la femme Bernhardt, une cabaretière qui, pendant longtemps, l'avait nourri à Wittenheim. Il avait, depuis longtemps, abandonné le pays ; rien n'eut permis de le soupçonner si la pointe de son couteau ne s'était pas cassée dans le corps de sa victime. Le couteau cassé le dénonça, car il le garda sur lui, et, heureusement pour la justice, les deux pièces s'ajustèrent...

Autres drames : ce fut pour pouvoir offrir un beau dîner à ses amis, le jour de son mariage, que Kieffer, un peintre en bâtiment, égorga à Allenwiller une femme qui allait être mère et un petit enfant, non sans avoir cherché auparavant à posséder la paysanne... Certains drames de l'intérêt ont, en Alsace, un caractère particulièrement primitif. A Labaroché, on trouva, un jour, une fermière pendue dans son grenier. On l'eut enterrée dans le carré des suicidés si l'autopsie n'avait précisé que la strangulation avait été précédée par une lutte sauvage. L'enquête révéla que la fermière se proposait de se remarier, de donner son bien au fiancé de son choix ; alors, son gendre, le mari de sa fille, gardien des traditions de la famille, l'avait étranglée et pendue...

Il faut avoir parcouru, comme je l'ai fait, l'Alsace et la Lorraine, sous la glace, de Riesling à Metz, de Metz à Strasbourg, de Strasbourg à Nancy, par le col audacieux de la Schlucht, pour comprendre la violence

ble, se montra, regarda autour de lui, prit l'enveloppe et s'en fut. Les commissaires et les inspecteurs le poursuivirent. Il les gagna de vitesse, en sautant d'un rocher comme un cabri. De là, il tira sur eux trois balles qui se perdirent, puis il reprit sa course... Il neigeait à gros flocons, mais ce déluge de neige fut providentiel, car il permit aux policiers de suivre à la trace le fugitif, dont tous les pas marquaient. J'avoue que je ne pus les suivre complètement ; ils eurent des rivières à traverser, des clôtures de fils de fer barbelés à franchir. Vers deux heures du matin, ils pensèrent être à la fin de leur course : l'homme d'une mafia imaginaire s'était dissimulé dans les bains municipaux d'une petite agglomération. Ils essayèrent d'en forcer la porte ; elle résista ; quand ils purent l'ouvrir, le fuyard avait disparu. Le sillon qu'il laissa de nouveau dans la neige découvrit son chemin ; on l'arrêta derrière un sapin, dans un jardin public ; c'était un déserteur français qui arrivait d'Allemagne...

J'ai connu d'autres aventures des hommes de la forêt. Celles de Emile Weill et Mathias Gérard, qui, pendant longtemps, se réfugièrent dans le maquis de la Louve, et qui, pendant plusieurs années, n'ont pas commis moins, en Alsace, de quatre-vingt-treize vols ou crimes. Ils parcouraient les petits villages de la montagne, s'y arrêtant pour voler. Bandits brutaux et parfois humoristes, ils laissaient trace de leur passage, en écrivant, à la craie, des avis à l'intention de ceux qu'ils avaient visités. Une vieille femme, qui les avait justement soupçonnés pour un crime affreux, reçut d'eux cette menace : « Toi aussi, tu auras ton compte. » Un hôtelier retrouva ses murs barbouillés par eux d'un graffiti ironique : « Tout se paie sur la terre. Ton vin n'est pas bon : c'est pour cela



que peuvent prendre les différentes formes de l'amour ou de la haine, dans certains villages de la forêt et de la montagne. Aux environs de Saverne, Soumann, un bûcheron, mourut, il n'y a pas très longtemps, dans des conditions qui parurent suspectes. On se souvint qu'il avait été pris de vomissements et on fit parler ses proches. On apprit que sa femme avait un amant de vingt-huit ans, et que, depuis plus d'une année, ils s'étaient employés de concert à l'empoisonner. Ils avaient tout essayé : le vitriol bleu, la ciguë, la teinture d'iode, quand ils se décidèrent à lui faire boire de l'arsenic pour abrégé ses souffrances. On retrouve là des héros vivants et imprévus de Henry Bernstein. Ils s'étaient fait assister par une vieille domestique de soixante-quinze ans, qui jouait, auprès du fermier, le rôle d'une garde-malade. On envoya les amants au bague ; mais ils se marièrent avant d'y partir...

On m'a fait vivre, pendant huit jours, l'existence passionnante des détectives de la forêt. Près de Sarrebourg, ils s'inquiétaient d'un drame mystérieux qui alarmait la montagne. Un bûcheron, Walsh, était tombé sous les coups d'un assassin qui paraissait ne pas vouloir s'en tenir à un seul crime. D'autres bûcherons recevaient des lettres de menaces signées « la bande de la main noire », leur demandant de déposer des sommes d'argent importantes dans des cavernes anciennes. Les policiers m'emmenèrent à un de ces rendez-vous.

C'était un soir de février. Ils déposèrent une enveloppe dans la caverne, se dissimulèrent à proximité, attendirent. Un homme, que le brouillard rendait difficilement visi-

que je ne te le paie pas. Mais tu as un bon chien. Quand les voleurs arrivent, il s'endort ; aussi tu peux l'abattre ! » Ils tuèrent par mégarde une paysanne ; ils avaient bu son eau-de-vie et fouillé ses meubles ; pour lui faire croire qu'ils restaient longtemps chez elle, et afin qu'elle n'eût pas la tentation de crier, il lui mirent un oreiller sur la tête et un tiroir dessus, ce qui l'étouffa. Quand ils se sentaient traqués en France, ils passaient en Allemagne, allaient faire la fête à Berlin ; ils s'y firent même arrêter, emprisonner, ce qui les fit oublier pendant quelque temps en France. Les policiers du mystère, cependant, ne les lâchaient pas ; ils les arrêtèrent sous prétexte de vérifier leurs papiers, évitant ainsi une inutile bataille...

Plus romanesque, peut-être encore, fut l'odyssée de Ottman Seibert, le cambrioleur-fantôme. Don Juan des montagnes qui rendait toutes les filles amoureuses de lui, s'en faisait des complices, si bien que toutes les maréchaussées furent longtemps sans le trouver. Il était condamné en Sarre, condamné en Allemagne, condamné en France. Les prisons lui étaient familières, mais il ne les redoutait nullement, car il s'en évadait. A la prison de Forbach, il fit un crochet avec un ressort de son lit, l'attacha à une corde qu'il avait faite avec un de ses draps attendit l'heure de la promenade, lança son harpon sur un des murs d'enceinte haut de quatre mètres, se hissa sur le mur, se faisant même accompagner par un autre prisonnier, et gagna la rue. On tira sur lui ; l'alarme fut donnée ; toutes les cloches de la ville furent mises en branle ; néanmoins Ottman Seibert et Oscar Warken, son compagnon, gagnèrent la forêt. Des gendarmes les avaient précédés ; Seibert et Warken étaient encore en tenue de bure ; ils effrayèrent les gendarmes, en les menaçant

d'une arme imaginaire et les désarmèrent. L'aventure se poursuivait, incroyable. Seibert devait connaître quelque fille dans les environs ; il revint bientôt retrouver son compagnon avec des vêtements d'homme libre. Ainsi vêtus, ils dévalisèrent plusieurs maisons dans trois villages voisins, firent provision de vêtements, d'argent et de vivres, et se perdirent dans les bois. Une fois, on signala à la maréchaussée qu'ils avaient établi leur campement à proximité d'une source ; vingt gendarmes battirent, pour les trouver, une petite sapinette où l'on ne voyait pas, devant soi, à vingt mètres ; ils y furent reçus par un éclat de rire et une menace : « Haut les mains, ou nous tirons ! » L'adjudant de gendarmes n'avait pas d'armes sur lui, que sa pipe ; néanmoins il avança. Warner prit la fuite ; Seibert tira, et sa balle traversa le képi de l'officier, mais son arme s'enraya. On le captura. On découvrit, en fait de campement des bandits, une vraie ville dans la forêt. Ils avaient dressé une tente, avec quatre piquets et le dessus d'une voiture automobile, où une large ouverture tendue de mica leur faisait une fenêtre commode. A l'intérieur de la tente, ils avaient des vivres pour une année, un arsenal de bicyclettes, de motocyclettes et de fusils. Tandis qu'on les emmenait, ils firent aux gendarmes un récit comique :

— L'autre jour, dirent-ils, dans le Palatinat, un passant voulut nous arrêter.

« — Je suis commissaire de police ! dit-il.

« — Tu es tout seul ? lui dit Seibert. Nous sommes deux. Lève les bras ou l'on te tue !... »

« Le commissaire se laissa fouiller. Warner lui prit son revolver et tout ce qu'il avait dans ses poches : cent marks... »

« — Rendez-moi mon revolver, je vous prie, suppliait le commissaire, sinon je serai déshonoré.

« Seibert lui remit un peu de monnaie, lui disant :

« — Garde ça. Tu n'es qu'un malheureux. Maintenant, éloigne-toi, on va tirer sur toi, pour sauver ton honneur, mais on ne te fera pas de mal.

« Et nous lui avons troué son chapeau, à cinquante mètres... »

« Condamnez-nous, maintenant, ajoutèrent-ils. Nous n'avouerons rien. A quoi bon, puisque vous savez tout ce qu'on a fait... »

Ceux qui m'accompagnaient dans mon voyage et me faisaient ces récits me laissèrent aux bords du Rhin. Ils avaient à surveiller un millionnaire assassin, évadé du bagne de la Guyane, un certain Strohl, qui est aujourd'hui concierge dans un grand hôtel de Fribourg-en-Brigau et qui, parfois, revient en France ; un homme étrange, un peu fou, qui, tandis qu'il était arrêté, écrivait aux policiers des lettres ironiques : « Faites vite, disait-il, que je ne tarde pas à aller embrasser ma dernière fiancée : la guillotine ! »

■ ■ ■

J'ai abandonné l'aventure pour ne plus me préoccuper, en cette fin d'enquête, que les qualités qui rattachent les détectives des frontières à leurs camarades des polices du mystère de France...

Leurs chefs m'ont donné le témoignage de plus d'une histoire, bien symbolique, bien passionnante, de celles qui démontrent que la justice vaut surtout par ceux qui la servent et la rendent possible. Il y a eu un crime fameux à Ribeaupville ; l'assassin ne fut trouvé que grâce à la découverte de la vis d'un couvercle de phare — et qui justement manquait au phare de son automobile. A Knuttange, la trouvaille d'un bouton permit aussi de confondre un autre assassin. Ailleurs, la découverte d'un papier déteint mène les policiers sur la trace du soldat indigène Lebakacha, qui, sous un autre nom, avait déjà commis un autre crime. Un hasard, fait d'observation et de finesse, permit aussi, l'autre année, au commissaire Balmadier, de dénouer, près de Schiltigheim, une énigme qui rappelle l'affaire Prince.

On avait ramassé, entre deux voies, un cadavre mutilé, broyé par les trains de Saverne. Le pied gauche, la tête de la victime étaient complètement écrasés. Une montre, retrouvée au milieu des débris, permit d'identifier le cadavre ; c'était celui d'un ouvrier de Hoerd, M. Georges Haller. On ne sut tout d'abord s'il s'agissait d'un suicide ou d'un crime ; la justice pencha bientôt en faveur du crime. On en arriva à soupçonner l'amie de Haller et un manœuvre pour qui elle le trompait. On était sur le chemin d'une erreur judiciaire, lorsque le commissaire Balmadier découvrit les vrais coupables, des nomades qui avaient fait attirer Haller par leur maîtresse pour le dévaliser et le tuer ; ils avaient fait dîner leur victime ; ils lui avaient vendu une de leurs femmes ; ils l'avaient tué ensuite et transporté sur une des voies où les trains passent les plus nombreux ; l'un de ces misérables s'était marié la veille du crime... On les condamna tous à des peines de travaux forcés...

Ce fut une des dernières histoires que l'on me raconta au cours des voyages que je fis avec les policiers du mystère. Elle illustre bien le caractère public de mes compagnons de quelques semaines, impénitents coureurs de route, policiers passionnés, fidèles serviteurs d'une justice à laquelle ils évitent parfois bien des crimes.

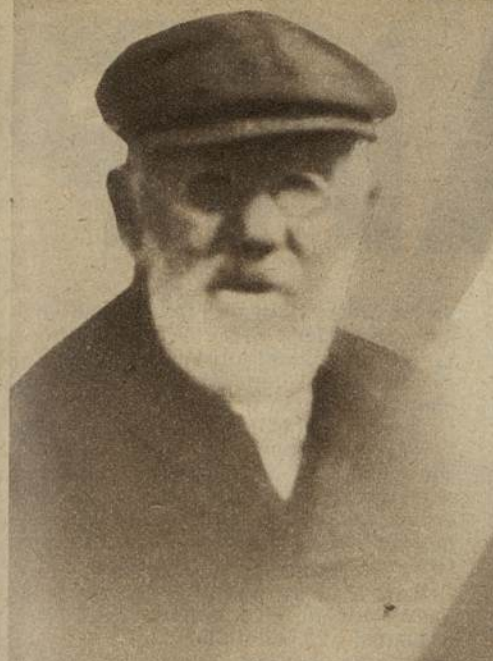
Henri DANJOU.



C'est la brigade mobile de Strasbourg qui parvint à retrouver la piste du plus illustre des Arsène Lupin d'Allemagne : Franke Ash.



Un hasard, fait d'observation et de finesse, permit au commissaire Balmadier (ci-dessus, au centre) de dénouer, près de Schiltigheim, l'énigme de la mort de l'ouvrier Haller, écrasé par les trains de Saverne.



A quatre-vingt douze ans, le père Gély était encore alerte et gai luron.

SENTENAIRE ! Bien sûr que Félix Gély, le doyen du pays, sera, dans huit ans, le centenaire de Bagneux. Attention, les gars !... Attention, les filles !... Ce jour-là, ce sera une véritable fête. On boira beaucoup, on mangera mieux encore et puis, durant toute la nuit, un orchestre fera tourner les couples au son de danses endiablées.

A l'idée de ce futur anniversaire, les nombreux clients qui, ce jour-là, entourent le minuscule comptoir de la buvette-épicerie située rue de la Pomme-d'Api, à Bagneux, éclatèrent de rire. Dans les poignes solides des banlieusards, les verres emplis jusqu'au bord de vin blanc ou d'absinthe furent levés et se choquèrent. Joyeux, le père Félix ! Un bon vieux rentier qui venait de voir poindre, à l'aube de ce jour, ses quatre-vingt douze ans. Il quitta son siège allégrement, esquissa, de ses jambes alourdies, une « aile de pigeon », puis trinqua en éclatant de rire, lui aussi.

Cette jeunesse si fougueuse et si pleine d'espoir qui, à cette heure, l'entourait, fêtant son grand âge, il faisait mieux que de l'aimer, il l'admirait. Comme quelques-uns de ses compagnons — il y avait de cela plus de soixante-dix ans, avant qu'il n'aille combattre, sous le règne de Napoléon III, contre les Allemands — il avait, lui aussi, parfois levé son verre à la santé des vieux qui étaient revenus quelque peu affaiblis et démoralisés des campagnes de Louis-Philippe.

La vie, n'est-ce pas, n'est qu'un éternel recommencement. Et, comme venait de le dire près de lui un tout jeune homme : « La vie, la mort, c'est une roue qui tourne » et qui, ma foi, tournait fort bien pour le bon vieux père Félix Gély.

Quatre-vingt douze ans ! Pensez donc. Combien sont-ils, ceux qui atteignent cet âge et qui ont conservé comme lui autant de jeunesse dans le cœur, autant de clarté dans l'œil, et réussi à échapper, comme lui encore, à l'invasion de la rouille, ce mal terrible de la vieillesse qui vous brise un bonhomme comme un fêtu de paille.

— Centenaire ? Et pourquoi pas, mes petits gars ? Je suis de ceux qu'il faut assommer, assommer comme ça à coups de barre de fer sur la tête pour les envoyer dans l'autre monde.

Et le père Félix, de ses propres paroles avait ri. Puis, comme après tout on était là entre amis, il avait ajouté, tendant un beau billet de cent francs :

— Maintenant, je m'en vas terminer cette petite fête. A petits pas, savez-vous où je vais m'en aller ?

— Non...
— Chez ma petite amie ; mais oui, chez une de mes nombreuses connaissances, et là, ma foi, il n'y en a que pour moi.

Félix Gély était sorti du cabaret. Derrière lui, avant que la porte ne se referme, il avait entendu une fois encore fuser les rires. Il était rentré chez lui, dans son petit pavillon, 92, rue des Meuniers, dans cette même maison isolée où il avait connu tant de bonheur, et où maintenant, par instants, au cours des nuits d'insomnie, il lui semblait apercevoir, vaquant comme autrefois aux soins du ménage, l'ombre de sa pauvre vieille compagne morte depuis quatre ans à peine.

Courir le « guilledou », c'était une plaisanterie, n'est-ce pas... Une espèce de « sésame » qui, dans la bouche du vieux, a toujours eu l'heur d'abolir les distances entre la jeunesse et ceux qui s'en vont. En réalité, avec son grand âge, le père Félix était loin de songer à pareille escapade : ses souvenirs lui suffisaient.

Sa vie ! S'il n'était à cette heure tout cassé, élopé, mort peut-être, ce n'était point faute de l'effort qu'il avait dû produire durant près

de soixante-dix ans. Ouvrier couvreur à Paris, il avait travaillé comme un forcené pour que sa femme et ses deux garçons qui, eux, aujourd'hui, demeurent et travaillent dans la capitale, vivent. Des économies, il en avait fait. Il s'était même privé pour les faire, mais aussi c'était grâce à cet argent placé, sou après sou, dans l'armoire, qu'il était arrivé à acheter plusieurs immeubles et enfin à s'installer comme entrepreneur dans son métier.

Ce fut à cette époque — cela remonte à trente ans environ — qu'ayant fait encore des économies, le père Félix put, réalisant ainsi son rêve le plus cher, faire construire à Bagneux, en bordure de la rue des Meuniers, un modeste mais confortable pavillon.

Oh ! certes, ce coin de banlieue désert et silencieux, ces champs dans lesquels commencent à s'élever aujourd'hui de hautes et fumeuses cheminées d'usines n'ont rien de bien attrayant, et pourtant, cette terre, pour le père Félix, devait receler un certain charme, puisque jamais il n'avait voulu la quitter.

Enfin, le pavillon construit : un rez-de-chaussée surélevé sur cave, comprenant quatre pièces, une cuisine, une salle à manger, des chambres, ayant deux grandes fenêtres donnant, de chaque côté d'une porte principale, sur la rue des Meuniers, deux autres s'ouvrant derrière la propriété sur un vaste verger clôturé par un mur, l'entrepreneur quitta Paris et vint avec sa femme se retirer dans sa propriété. Le père Félix connut alors la joie de voir fleurir des lilas embaumés et de cueillir des fruits dont les belles couleurs lui faisaient éprouver un légitime orgueil.

Durant longtemps, le petit rentier fut heureux. Puis vinrent les jours gris. Ses deux fils, mariés, le quittèrent. Veuf à quatre-vingt huit ans, il resta tout seul, triste et désolé.

Dès lors, s'il riait encore quand il rencontrait sur son chemin quelques-uns de ses amis, si, galant homme, il n'évitait jamais de tourner un gentil compliment lorsqu'il croisait une jeune personne, il n'en était pas moins vrai que seul chez lui, derrière ses volets clos, il souffrait quelquefois.

Las des ennuis, il vendit ses immeubles de Paris ; à Bagneux, il vendit également son petit pavillon à la Société de travaux publics « La Moderne », à condition qu'on ne lui ferait

L'ALIBI DU FEU

point quitter sa demeure jusqu'à sa mort. Le marché conclu, son argent placé chez M^r Fléchy, notaire à Montrouge, le père Félix se contenta de vivre encore.

Des années passèrent. Son beau verger, le nouveau propriétaire le transforma en un chantier de décharge où vinrent s'accumuler au pied des arbres, le long des murs, des matériaux de démolitions : des portes, des fenêtres, des lavabos, des tuyaux, etc... De plus, la bonne terre de son champ ayant été vendue partait chaque jour, emportée par camions automobiles qui déversaient à sa place, dans les trous profonds, il ne savait quels gravats venus des démolitions parisiennes.

Le bon et robuste vieillard ne maugréait cependant contre personne. Il était devenu un peu plus rêveur, un peu plus triste et c'était tout.

Peur ! Voilà qu'un jour le père Félix, dans son petit pavillon eut peur.

Oh ! cette angoisse n'était pas venue le hanter à la suite d'un mauvais rêve. Non. Il lui aurait fallu plus que cela pour l'émouvoir. Un soir, autour de sa demeure, il avait vu rôder des ombres équivoques ; des malandrins étaient venus à plusieurs reprises voler dans l'entrepôt des matériaux situés dans son ancien jardin. Enfin, un jour, cela remonte au mois de novembre dernier, durant son absence, des cambrioleurs avaient visité, sans profit d'ailleurs, sa maison. Depuis, au cours de différentes nuits, des inconnus avaient sauté le mur de clôture de la propriété et étaient venus frapper aux volets de fer de sa chambre.

Dès lors, M. Gély, étant devenu méfiant, n'omit jamais, avant de se coucher, de barricader les deux portes du pavillon et celle de sa chambre à l'aide de barres de fer, et de fermer prudemment les volets.

Or, dimanche dernier, vers neuf heures, alors que Mme Marie Doly, sa voisine, s'était

rendue au pavillon, comme elle le faisait chaque jour, apportant une gamelle de lait au vieillard, quelle ne fut pas sa surprise de remarquer que la porte de la maisonnette donnant sur le jardin était ouverte. Inquiète, la brave femme entra dans la cuisine, posa sur une table son pot à lait, puis se rendit vers la chambre du vieillard. Elle poussa la porte. Horreur ! Couché dans son lit de fer à boules de cuivre, la bouche entr'ouverte pleine d'un énorme caillot de sang, le front ensanglanté, le corps étendu sur un matelas en feu, il y avait là le père Félix, mort assassiné. Affolée par une telle vision, la femme de ménage s'enfuit, allant alerter son mari ainsi que des voisins dont MM. Bazin et Garnier. A leur tour, les trois hommes s'élançèrent dans la tragique demeure. Après avoir constaté que deux foyers d'incendie allumés par les assassins du malheureux nonagénaire consumaient lentement la couche du vieillard ainsi qu'une armoire placée dans une chambre voisine, ils firent appel aux pompiers de la localité qui survinrent aussitôt.

Quelques minutes plus tard arrivaient sur les lieux du crime le Parquet de la Seine, représenté par le substitut du procureur de la République Mozer, le juge d'instruction Aubry ; les enquêteurs de la Police Judiciaire, MM. Meyer, directeur, Guillaume, commissaire divisionnaire, Badin et Moreux, commissaires, le brigadier-chef Pignet, l'inspecteur Savary et le commissaire de Sceaux, M. Cochet, par intérim à Montrouge.

D'une première enquête ouverte aussitôt, il résulta que les assassins (ils devaient être au moins deux pour commettre leur forfait) avaient pénétré dans le pavillon après avoir forcé la porte donnant sur le jardin à l'aide d'une pince-monsieur. Une fois dans la place, ils s'étaient attaqués à la porte donnant accès à la chambre où se reposait le vieillard. Quoique barricadée, sous leurs efforts, la porte céda et ils durent s'élançer aussitôt sur le dormeur qu'ils assommèrent de deux coups de pince portés en plein front. Leur coup fait, une fouille minutieuse de la maison fut alors opérée. Des vieux meubles, le linge et la vaisselle furent sortis et jetés sur le parquet. Il n'est pas jusqu'au moindre réciproc, sous l'oreiller même où reposait, grimaçante, la tête du père Félix, qui n'ait été visité par les misérables.

Quel fut le gain d'un pareil crime ? M. Gély n'avait jamais chez lui de fortes sommes d'argent. Les criminels ont-ils emporté quelques centaines de francs ? Peut-être. Était-ce là le prix dérisoire de l'ignoble forfait qu'ils tentèrent d'effacer en incendiant la maison, en se créant l'alibi du feu ?...

Par les policiers, au cours de leurs premières investigations, beaucoup de personnes ont été entendues : des voisins, les enfants du défunt, sa nièce, des ouvriers travaillant aux terrassements du verger, d'autres à l'entrepôt des matériaux de démolitions ; mais aucun d'eux n'a pu donner aux enquêteurs le moindre renseignement utile.

À début de l'enquête, on n'avait pu recueillir que quelques vagues indices.

Deux tuiles cassées au sommet du mur de clôture laissent supposer que c'est par là que les inconnus se hissèrent. Le service de l'Identité Judiciaire a réussi à relever, sur les flancs de vases de cuivre, anciennes douilles d'obus, et sur le panneau d'une porte, des empreintes digitales.

L'assassinat du père Félix a été perpétré dans le plus grand silence. Nul n'a rien entendu, rien vu.

Ce qui a frappé les policiers, c'est le rare souci que les criminels ont eu de se donner l'alibi du feu...

L'alibi qui efface tout, celui qui fait croire à la négligence, qui supprime les traces d'un crime, le remords, l'inquiétude de ceux qui l'ont commis.

Qui l'a cherché ? On a pensé à la pègre qui, se cachant naguère dans Paris, envahit maintenant la « zone rouge ».

Pègre diverse et nombreuse, sans scrupules et sans nationalité, où le « demi-sel » en chômage côtoie le « marlou » étranger, où les jeunes canailles des faubourgs et des banlieues se font la main.

L'assassin, les assassins, ont, durant des nuits, affolé un vieillard déjà tremblant de crainte. Grâce au ciel, leur alibi du feu a été inutile. C'est eux, maintenant, qui, bientôt, vont avoir peur.

Luc DORNAIN.

Ci-contre, de gauche à droite : M. le juge d'instruction Aubry, M. Guillaume, commissaire divisionnaire, et M. Mozer, substitut du procureur de la République.

L'inspecteur Savary (sur l'échelle) et le brigadier-chef Pignet recherchent les traces du passage des assassins sur le mur.



Il avait fait construire, dans la rue des Meuniers, un modeste pavillon.



M. Meyer, directeur de la Police Judiciaire, examine la porte fracturée.



Mme Doly, la femme de ménage qui découvrit le crime, alla chercher son mari.



Dans le chantier voisin, les enquêteurs ne trouvèrent aucun indice.



Le cadavre du père Gély, lorsqu'il fut découvert, était à demi carbonisé.





Russel Clark, Harry Pierpont (deux des lieutenants de Dillinger); le shériff John Belton; Dillinger (se cachant derrière son chapeau) et Charles Makley.



Une des fenêtres de « la Petite Bohême », après le siège de la police.



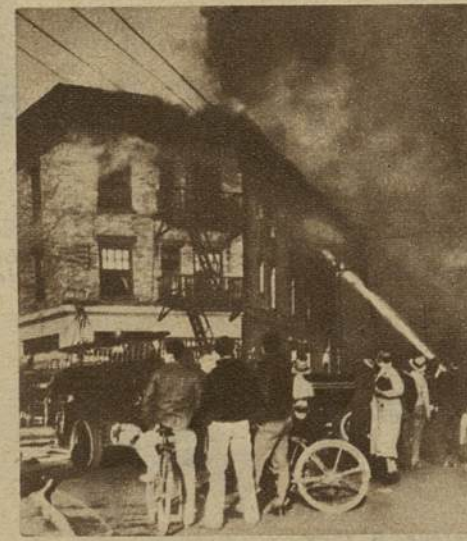
Le cadavre du nègre Youngblood quelques minutes après sa mort.



De gauche à droite : la shériffe Lillian Holley, de la prison de Crown-Point; Robert G. Estil, le gardien-chef du pénitencier, et leur « protégé » : Dillinger.



John Dillinger, enfant, et son père, un brave fermier de Mooresville.



L'hôtel de Tuscon (Arizona), qui flamba le jour où John s'y était réfugié.



Trois des amazones qui combattirent aux côtés de Dillinger à « la Petite Bohême », dans le Wisconsin; de g. à dr.: Marion Marr, Sothorn et Rose Anchar.

CHAMPION

Chicago (de notre correspondant particulier)

Il n'est que récemment que John Dillinger, dit « le sauteur », accéda à la gloire affreuse des gangsters dangereux et prit le nom de « champion du crime ». Champion du crime ! En langage officiel, cela signifiait « ennemi public n° 1 », ennemi qu'il s'agissait d'abattre au plus tôt. John Dillinger venait alors de s'évader, par des moyens ultra-romanesques de la célèbre prison de Crown-Point.

C'était sans doute beaucoup d'honneur et d'indignité pour le fils modeste d'un brave fermier de Mooresville dans l'Indiana, qui beaucoup plus tôt s'était destiné à entrer dans les ordres, selon les sages avis de Mrs Gertrude Reiner, la pastoresse de son village.

Les femmes auront toujours joué un grand rôle dans l'existence orageuse du champion du crime. Gertrude Reiner, après avoir veillé sur l'enfance de John Dillinger, essaya après ses premiers méfaits de provoquer son repentir et elle crut l'avoir obtenu. Une femme encore, énergique et vertueuse celle-là, Mrs Lillian Holley, la jeune shériffe de la prison de Crown-Point, où Dillinger avait été emprisonné, eut pour lui des sentiments tendres et le laissa échapper par imprudence. Une autre femme enfin, diablesse habile et prompte à la ruse, Elaine Burton, devait être le principal auteur de son évasion et grouper autour de lui plusieurs étranges amazones, maîtresses et lieutenants de John Dillinger, les messagères de sa puissance et de sa liberté.

Une de ces femmes me racontait hier le passé du bandit, que la police américaine recherche partout, ayant même mis sa tête à prix. Curieux passé ! John, élevé dans son bourg natal, passionné de sport et d'auto, n'avait pas eu de condamnation lorsque, à l'âge de vingt ans, un ancien bagnard, Singleton, rencontré par hasard dans un bar, lui apprit les premiers rudiments du métier de bandit. Ensemble, ils cambriolèrent pendant une nuit Frank Morgan, un épicier de Mooresville, qui s'était attardé à compter sa caisse.

Morgan les reconnut, les fit arrêter ; Singleton fut renvoyé au bagne et Dillinger dans une maison de correction, où il fit un si grand scandale qu'il fut bientôt nécessaire de l'envoyer dans une prison d'adultes. Là, il cambriola l'économat ! Pendant ce temps, à Mooresville, le père du jeune gangster, la pastoresse Reiner et le juge du canton faisaient signer par leurs voisins une pétition en faveur de John, réclamaient et obtenaient sa mise en liberté !...

Cela ne date que de l'an dernier. En mai 1933, Dillinger, relâché, revient dans son village, se signale par une touchante assiduité aux sermons de Mrs Gertrude Reiner et promet solennellement de s'amender. En réalité, il méditait un nouveau coup : l'évasion des compagnons de chaîne avec qui il avait formé de grands projets et qui, eux, étaient restés à la prison d'Indiana.

Ils étaient dix. Il les fit évader en septembre 1933. Il avait maintenant deux hommes à lui qui lui devaient la liberté et qui le reconnaissaient pour leur chef.

Un de leurs premiers exploits fut l'attaque d'une filature de Monticello, dans l'Etat d'Indiana, où ils blessèrent grièvement un contremaître courageux, M. Fisher. Ils continuèrent par la banque d'Indianapolis, où, après avoir terrorisé tout un quartier, ils enlevèrent 28.000 dollars — cinq cent mille francs environ — sa part de butin — inconscient de son destin et heureux de son amour...

On rechercha Dillinger. Il s'était réfugié à Dayton, dans l'Etat d'Ohio, chez la jolie Mary Longaker, une fille à gangsters. On le trouva là, gardé comme dans une forteresse, ayant sur lui une centaine de mille francs environ — sa part de butin — inconscient de son destin et heureux de son amour...

Il fut emprisonné à Lima, dans l'Etat d'Ohio, mais il ne devait point blanchir sous la bure. Ses hommes, restés libres, mirent tout en œuvre pour le faire évader. Ils y réussirent. Un matin, ses lieutenants, Harry Pierpoint, Russel Clark et James Makley, ayant franchi, par un coup d'audace, les lourdes portes de sa prison, arrivèrent jusqu'à lui, lui enlevèrent ses fers et l'emmenèrent en automobile, non sans avoir abattu auparavant Jess Sarber, le shériff de la prison...

— Sus à l'ennemi public ! proclama aussitôt la police, sachant bien que John Dillinger continuerait à exercer ses ravages dans toute l'Amérique.

On le vit tout d'abord à Chicago, où tout gangster débarque tôt ou tard. C'est là qu'en novembre 1933 il fut cerné, ainsi que sa jolie maîtresse, Mary Longaker, dans une rue qu'il parcourait en automobile. Comment fit-il pour échapper à la garde imposante qui se proposait de leur barrer le chemin ?

Sa hardiesse tient de l'in vraisemblance. Une marche arrière exécutée fort à propos, un virage ahurissant qui dérouta les policiers et réussit à rompre le cordon qui l'encerclait. Il traversa à une vitesse infernale les faubourgs de Chicago, où la police s'était lancée à sa poursuite. D'une main il tenait son volant et de l'autre un revolver qu'il déchargeait au passage. Sans doute avait-il en sa possession de nombreuses armes et de non moins nombreuses munitions, car il tira plus de quarante coups de feu.

Il ne se terra pas. On le revit dans l'Etat de Wisconsin, où une banque lui livre, sous la menace, 28.000 dollars; à Indianapolis, où, dans une banque encore, il prit 21.000 dollars. Il continuait à voler et à tuer. A Indiana sa mitrailleuse faucha Pat O'Malley, un policeman. A Auburn, il saccagea un com-

missariat de police, non sans y rafler assez de fusils, de brownings et de cuirasses d'acier pour qu'il lui fût possible par la suite de soutenir un siège. A Greencastle, lui et sa bande puisent encore cent mille dollars dans la caisse d'une banque; ils dévalisent d'autres arsenaux de police, emportant avec eux un précieux et riche butin.

A partir de ce moment, la bande de Dillinger fut organisée comme une armée régulière; elle disposait d'importantes ressources; les hommes qui acceptaient d'y être engagés devaient s'entraîner la nuit à manier le revolver et la mitrailleuse, à jouer un rôle précis en vue des engagements qu'ils pouvaient avoir avec les troupes policières.

Ils entrèrent en guerre — une guerre véritable — contre les honnêtes gens et la loi.

L'Etat de Midwest fut entièrement terrorisé par eux. Ils rançonnèrent, ils pillèrent, ils tuèrent comme l'avaient fait les ju-meaux James et les trois frères Jounger, au lendemain des grandes guerres civiles américaines...

— C'est un homme insaisissable, ce Dillinger, disaient les policiers qu'on lançait à sa poursuite — et c'étaient les policiers les mieux entraînés d'Amérique.

Un incident des plus insignifiants le livra, en janvier dernier, à la justice. Dillinger, qui

ON

circulait alors muni de faux papiers, dans l'Etat d'Arizona, où il croyait être inconnu, le trouva dans un hôtel où le feu prit. Un des pompiers, John Freeman, qui lisait attentivement les magazines policiers, le reconnut, alerta la police et le dénonça. On se hâta de le poursuivre. Il s'était réfugié dans un repaire de fortune avec Harry Pierpoint, Russel Clark, Charles Makley, ses deux lieutenants et plusieurs femmes, leurs complices, Mary Kindler, Opal Long, Ann

enlacer amicalement son prisonnier, en compagnie de Robert Estil, le gardien-chef de la prison !

Ces événements eurent lieu le jour du 2 mars. La même nuit, Dillinger se fabriqua une arme, avec un morceau de bois qu'un gardien avait oublié dans sa cellule, auquel il adjoignit une vieille tige de rasoir et qu'il enduisit de cirage pour faire croire qu'il possédait encore un revolver.

Il cacha ce semblant d'arme sous ses vêtements. Au matin, une femme qui prétendait être l'épouse légitime du bandit, alors qu'elle n'était qu'une des amazones de sa troupe, Elaine Burton, vint le voir à la prison. On écouta leur entretien. Elle lui décrivit dans le détail un match de football auquel elle avait assisté. Son discours s'émailla d'expressions techniques et de chiffres exprimant les exploits des vainqueurs...

Ce n'était qu'un habile stratagème fait pour masquer un plan d'évasion audacieux.

La bande avait en effet organisé pour venir au secours de son chef des repaires à peu près imprenables dans les régions les plus sauvages de l'Amérique, terres masquées par d'immenses forêts et où ne vivent guère que des trappeurs.

Elaine Burton quitta la prison. La décision de Dillinger était prise...

Un jour de détention lui avait suffi pour mettre au point une évasion inouïe.

Le même jour, 3 mars, en effet, s'armant de son faux revolver, il assaillit et fit prisonnier le major Blunk, fonctionnaire de la prison et qui était venu le voir dans sa cellule. Il lui prit son revolver — un vrai, celui-là — l'enferma à sa place ; il délivra ensuite un détenu de couleur, Tom Youngblood, qu'il arma.

Ils s'emparèrent du gardien-chef Sam Cahoon, qui se trouvait dans son bureau, et l'obligèrent à appeler auprès de lui les géoliers un à un. Au fur et à mesure, Dillinger et Tom les capturaient, les désarmaient et les emprisonnaient à la place d'autres détenus qu'ils délivraient.

Ils gagnèrent enfin la sortie, emmenant avec eux le major Blunk comme otage. L'auto de la sheriff leur fut un véhicule commode. Ils mirent Blunk au volant, non sans continuer à le tenir en joue, et s'éloignèrent de la prison.

à un policier, prit cinq employés comme otages. A Saint-Paul, dans le Minnesota, les policiers l'encerclèrent dans un appartement meublé qu'il avait loué. Il riposta à la mitrailleuse et, quoique blessé à la jambe, réussit à leur échapper. Une femme encore fut son sauveur, Evelyne Frechetti, métisse née d'un Canadien français et d'une mère indienne. Elle eut la présence d'esprit d'aller chercher l'auto du bandit, de la mettre en marche, de passer sous les fenêtres d'où Dillinger tirait. Il sauta dans la voiture et dérouta ses poursuivants.

Ensemble, ils rallièrent Chicago. Evelyne y fut arrêtée. Dillinger échappa encore aux policiers. Il avait retrouvé son armée régulière : trappeurs, mauvais garçons du Midwest et ses femmes-bandits, les « gun-molls » comme on les appelle en Amérique. Le 8 avril dernier, il fait flamber la prison de Michigan ; il pille un peu plus tard le commissariat de police de Warsaw (Indiana). Cinq mille hommes les poursuivent ; des aviateurs survolent la région où il se cache. Que lui importe ! semble-t-il. Ses lieutenants, Harry Pierpoint, Russel Clark, Charles Mackley, sont arrêtés. On redoute que Dillinger ne les délivre ; on les enferme nus dans leurs cellules, sous la surveillance d'une garde nombreuse. On traque Dillinger partout ; on condamne tous ceux qui le servent. Une infirmière est emprisonnée pour lui avoir donné des soins. Il nargue le danger. On le revoit dans son village natal, où il s'assied à la table paternelle. Tous les habitants sont au courant de son séjour ; nul ne le dénonce. Il change de pays. On le signale dans le Wisconsin et même la police assiège une brasserie où on le croit caché. Il s'enfuit, se barricade non loin de là, à la Petite Bohême, une autre auberge. On l'assiège encore. La bataille fait rage. Dillinger et ses lieutenants ripostent aux attaques de la police par le feu roulant de ses mitrailleuses et de ses fusils. Quand les policiers croient être vainqueurs, qu'ils ont pris d'assaut l'auberge, Dillinger et ses compagnons ont mystérieusement disparu... Trois femmes seulement restent là, Marion Marr, Ann Sothern et Rose Anchar, qui déclarent ne rien savoir du bandit.

Où s'en est-il allé ? On apprend qu'il s'est replié dans les régions sauvages du Wisconsin, qui sont surtout habitées par les Peaux-Rouges. C'est là que Evelyne Frechetti, la maîtresse métisse du bandit, a rejoint son amant, en ménageant des appuis sûrs, à raison de ses origines indiennes, parmi le peuple des wigwams...

Depuis, la chronique américaine est toute remplie des dernières aventures de Dillinger.

On annonça qu'un grand politicien de Chicago, J. J. McLaughlin, lui avait fourni son appui. J. J. McLaughlin fut arrêté ainsi que son fils. Tous deux sont inculpés d'avoir organisé l'évasion de Crown Point et d'avoir assuré au bandit la complicité de la police de Chicago.

Le bandit, dès lors, commença à contre-attaquer. Le 30 avril, une auto de la police américaine fut arrêtée dans les rues de Chicago ; un policier fut blessé et les gangsters tentèrent une incursion en pleine ville.

Le 5 mai, ils mirent au pillage une banque de Fostoria, emportant 3.000 dollars, et firent plusieurs employés prisonniers.

On leur impute treize meurtres. Les prisons renforcent leur service de surveillance. Les banques d'Amérique font garder leurs coffres-forts. Une armée de policiers fouille le Midwest, renforcée par des gardes nationaux et des détectives.

Capturera-t-on Dillinger ? D'aucuns ont affirmé qu'il s'était embarqué pour l'Angleterre à bord d'un paquebot de la Canadian Pacific. On a fouillé le paquebot. Dillinger n'a pas été découvert.

On chante dans toute l'Amérique l'hymne de guerre du bandit :

*Compagnons des grandes routes
Voilà bientôt ma dernière étape.*

Les fabricants de jouets vendent des mitrailleuses de fantaisie et des revolvers de bois sous l'enseigne des « panoplies de Dillinger »...

Signe des temps et d'une déchéance qui, heureusement, nous est inconnue ! Tout un peuple se passionne pour Dillinger, gangster « très sport », à qui l'on fait grand mérite — ô ironie — de mener l'existence aventureuse d'un Robin des Bois !...

Roy PINKER.

L'Etat
sous
is, où,
21.000
er. A
Malley,
com-

r assez
irasses
par la
stle, lui
dollars
alisent
nt avec

Dillin-
régul-
essour-
y être
manier
ner un
qu'ils
cières.
guerre
s et la

Dillin-
ait à sa
ers les
e livra,
ger, qui



John Dillinger, son mauvais rictus lui barrant le visage et protégé par les fusils-mitrailleurs de ses partisans, attend flegmatiquement le prochain assaut des forces de police.

Crown-Point fut rapidement invisible. Ils traversèrent la frontière d'Indiana. A Peotone, dans l'Illinois, ils abandonnèrent leur otage. Ils passèrent en trombe à Kankakee et Harvey et gagnèrent une retraite inviolable.

Pendant ce temps, le major Blunk, le géolier Cahoon et la trop aimable sheriff étaient inculpés de négligences criminelles par les juges d'Indiana.

Deux mille hommes furent lancés sur la piste de Dillinger et de Youngblood. Lillian Holley, la sheriff, prit elle-même, revolver au côté, la tête d'un détachement spécial... Youngblood fut capturé, mais, blessé, ne tarda pas à expirer à l'hôpital. Dillinger, redevenu chef de bande, recommençait ses exploits.

Il pilla une banque à Sioux Falls, blessa

La « chronique sportive » d'Elaine Burton n'était qu'une conversation indéchiffrable par d'autres que les amis de Dillinger et Dillinger lui-même, et qui signifiait dans son langage : « Tes amis t'attendent. Evade-toi. Nous serons là pour te prêter main-forte. Souviens-toi de notre complot de Lima. Tu n'auras pas de grandes difficultés à glisser entre les mains de la sheriff. Nous avons déjà prévu pour toi des abris secrets dans le Wisconsin, le Michigan, le Minnesota. Courage !... »

rtin et Madge Retzger — amazones affi-
es à la bande de Dillinger.
se rendit — ô surprise ! — sans avoir
un seul coup de feu, alors qu'il dispo-
d'un puissant arsenal de fusils, de mi-
lleuses et de revolvers, mais sans doute
ait-il déjà tracé un plan d'avenir. On
roua à la prison de Crown-Point ; une
ne et agréable femme, Mrs Lillian Hol-
sherriff de l'établissement, fut char-
de l'inscrire. Elle lui annonça les pré-
tions qu'elle avait prises. Sa prison était
idée — une véritable forteresse de ciment
d'acier. On avait placé aux portes du
aine fortifié vingt-quatre policemen
jusqu'aux dents. Dillinger s'inclina.
Lillian Holley fut frappée par son
nilité et sa résignation de circonstance.
t-être même — on l'a prétendu — la
table fascination que Dillinger exerce
presque toutes les femmes ne la laissa-
pas insensible...
ue se passa-t-il entre eux ? On a vu
an Holley sur plusieurs photographies

DU CRIME



Julot alla relancer son adversaire jusqu'à l'usine où il était employé.



Dans le terrain vague où se déroula le drame, des curieux examinent le poteau éclaboussé de sang au pied duquel s'éroula Julot (à l'endroit marqué d'une croix).



D'un bar tout proche, Julot avait guetté la sortie de son ennemi.

Bordeaux
(de notre correspondant particulier).

A rencontre remontait à trois ans. Les deux hommes s'étaient avisés dans un bar du quartier Bacalan.

Une rencontre comme tant d'autres. Un soir, dans un bar, un visage nouveau surgit. Les habitués du lieu scrutent les traits, avec cette curiosité, cette méfiance instinctive, dont ne peuvent se départir ceux dont l'existence est soumise à des règles secrètes. Puis, leur examen terminé, tous reprennent leurs verres, leurs cartes, leurs conciliabules. Le visage du nouveau venu est « classé ». On attendra, pour le mieux connaître, pour mieux pénétrer l'énigme toujours vivante d'un inconnu, de nouvelles rencontres, de nouveaux contacts. La sympathie, l'indifférence ou l'antipathie viendront plus tard.

La haine, pourtant, cette fois, s'était allumée aussitôt. Une haine absurde, inexplicable, irrésistible, avait mordu, comme une fièvre subite, l'un des familiers du bar, lorsque le hasard avait placé devant lui ce consommateur inconnu et solitaire.

L'habitué du bar était un certain Paul Vacher, connu sous le nom de Julot, docker à ses moments perdus et pensionnaire intermittent des cellules du fort de Hâ. Un mauvais garçon, querelleur et paresseux, que tous craignaient un peu. On l'avait aussi surnommé « la Terreur de Bacalan », non point par dérision, mais parce que ses colères et ses vengeances étaient redoutables.

L'inconnu était un grand garçon d'une vingtaine d'années, aux yeux doux et sombres, au teint légèrement basané. Un Argentin naturalisé français, nommé Miguel Subero.

Peu à peu, Miguel Subero se sentait étroit dans cette haine obsédante et terrifiante.



Julot l'avait fixé, puis, presque aussitôt, avec un rictus mauvais des lèvres, avait grommelé entre ses dents :

— C'est drôle. Mais sa gueule ne me revient pas.

Des amis, qui connaissaient les sourdes fureurs de Julot, voulurent le calmer.

— Allons, tiens-toi tranquille, il ne t'a rien dit...

— Il ne m'a rien dit, insista Julot, mais je le répète : sa gueule ne me revient pas. C'est plus fort que moi !

Miguel Subero, sentant qu'on voulait le provoquer, se contenta de hausser les épaules.

Mais Julot, surexcité par l'attitude méprisante du jeune homme, éleva la voix et, prenant un verre sur le comptoir, le lança avec violence dans la direction de Subero.

— Tiens, voilà pour toi !

Miguel n'eut que le temps, pour se protéger, de lever les bras devant son visage. Le verre glissa et vint se briser sur le sol. Les deux antagonistes étaient très pâles. Une rage commune les tenaillait et d'étranges lueurs brillèrent dans leurs yeux, mais ils se contentèrent de se croiser les bras et de se toiser.

L'incident n'alla pas plus loin, ce soir-là.

Peut-être eût-il mieux valu que l'absurde querelle fût, au contraire, vidée entièrement. La haine subite de Julot pour l'inconnu eût été peut-être épuisée d'un seul coup, et peut-être aussi les deux hommes fussent-ils devenus amis, comme il arrive souvent dans de tels cas.

Comme un feu qui se consume lentement, sournoisement, l'inexplicable haine de Julot pour le jeune homme ne fit que se fortifier, se développer et devenir plus funeste. A chacune de ses sorties de prison, Julot — dès qu'il rencontrait Subero — l'abordait, la menace, l'injure à la bouche, le poing levé.

— Je t'ai déjà dit que je ne pouvais pas t'encaisser, répétait-il avec une obstination d'ivrogne.

Et l'autre, effrayé, cherchait à esquiver le scandale d'une rixe et à comprendre comment il avait pu attirer sur lui une haine aussi tenace, aussi agissante, mais aussi injustifiée.

On ne comprenait pas, en effet. On pensa d'abord qu'il y avait entre les deux hommes un secret, secret de femme ou secret d'argent, et que la soudaine colère de Julot, en rencontrant un soir le jeune Miguel, était l'épilogue d'un vieux règlement de comptes. Il fallut bientôt se rendre à l'évidence. La haine de « la Terreur de Bacalan » était sans ob-

jet. Aucun souvenir ne pouvait la nourrir, sinon ce trouble instinctif qui vous pousse parfois à être injuste et méchant envers autrui. Il y a des sympathies subites, faites de courants, d'élan que la raison ne contrôle pas. Il y a aussi, hélas ! des haines illogiques, plus redoutables que les haines justifiées, car, n'ayant pas de causes précises, elles sont sans mesure et sans issue.

— C'est plus fort que moi, murmurait Julot. Dès que je le vois, j'en ai les sangs retournés.

— Il ne t'a rien fait.

— C'est justement. Je lui en veux de me mettre, sans raison, dans ces états-là.

Les incidents se multiplièrent.

Une nuit, Subero, qui venait de raccompagner sa fiancée à son domicile, échappa à grand-peine à Julot qui le poursuivait.

Cela devenait obsédant, hallucinant... Où qu'il allât, quelque souci qu'il eût d'éviter son ennemi, Miguel rencontrait la haine de Julot. Il la sentait, autour de lui, rôdant comme une perpétuelle menace. Il la respirait dans l'air. Il se réveillait, la nuit, les tempes glacées. Dans l'ombre, il croyait apercevoir grimacer Julot-la-Terreur.

— Vais-je, oui ou non, être tué ce soir, ou demain ?

L'obsédante et terrifiante pensée ne le quittait pas. Il avisa la police et demanda l'autorisation de porter sur lui un revolver chargé. L'autorisation lui fut naturellement refusée.

Malgré ce refus, Subero acheta une arme dès sa sortie du commissariat.

■ ■ ■

Une belle journée de printemps s'est ouverte. Le ciel est éperdument bleu. Des couples passent, enlacés, et se dirigent vers les rives fleuries de la Garonne. Les ouvriers qui vont à leur tâche sifflent une chanson. Il y a dans l'air de la lumière, de la jeunesse, de la gaieté.

Mais la haine, l'incompréhensible haine n'a pas abandonné Julot-la-Terreur. Il la sent bouillonner en lui. C'est comme une bête qui le ronge, qui le tenaille.

Il se surprend à parler seul. On le voit rôder de bar en bar, l'œil fixe, la bouche torde du rictus des mauvais jours.

On l'entend murmurer, rageusement.

— Il me faut l'Argentin aujourd'hui. Ça me ferait du bien de le « piquer ».

Il attend, deux heures durant, dans un petit café l'arrivée de Miguel. Mais Miguel ne vient pas. La colère de Julot s'exaspère. Il se poste alors non loin de l'usine Saint-Rémi, sur le seuil du bar Henri.

Le voici enfin, Miguel-le-Maudit.

Il l'interpelle :

— Suis-moi donc. Je vais te faire passer le goût du pain... Je vais te corriger.

Les curieux s'attroupent

Vacher, dit Julot, dit « la Terreur de Bacalan », était un mauvais garçon, paresseux, batailleur et redouté de tous.

devant le bar, intrigués. L'Argentin, pour échapper à tous ces regards, se dirige à grands pas vers une sorte de terrain vague situé à quelques mètres du carrefour.

Il ne veut pas encore que l'irréparable s'accomplisse. Il veut tenter de fuir. Mais Julot « colle » à ses pas. Le drame est dans l'air ! Un coup de feu, soudain, a claqué.

Julot tourne sur lui-même et tombe, foudroyé, la face contre terre.

Il a le cœur traversé par une balle.

Et Subero, comme un somnambule, part sans se retourner, sans que personne même songe à l'arrêter. Il a jeté son revolver, maintenant inutile.

Il rentre à l'usine, en automate, prend sa place inaccoutumée.

C'est là que les inspecteurs viennent l'arrêter.

— Ah ! dit-il simplement, c'est vous... L'étai qui me serrait la gorge a disparu. Je respire... C'est comme si je n'étais plus moi-même... Je suis un nouvel homme... Qu'on fasse de moi ce qu'on voudra... Je suis calme... Je suis sans crainte... Je suis délivré...

La haine qui avait mûri pendant trois ans venait de crever comme un abcès.

Une balle avait mis fin à l'obsession des deux hommes.

Cas assurément pathologique. Cas troublant. Le médecin, qui venait d'examiner le corps de Julot avant que le fourgon funèbre ne l'emportât vers la morgue, ne dissimulait pas son angoisse en songeant à de tels abîmes de l'âme humaine...

Louis PALAUQUIL.

L'ÉTAU

Le plus haut sommet de la T.S.F. MONTONA

Le poste français qui surclasse la fabrication étrangère

présente ses deux nouveaux modèles, merveilles de puissance et de sélectivité, qui soulignent nettement la place prépondérante prise par MONTONA dans l'industrie de la T. S. F.

Chacun de ces deux nouveaux modèles est un

SUPERHETERODYNE 6 LAMPES ANTI-FADING

ACRÉDIT
105

ALA COMMANDE
A LA LIVRAISON
& 10 MENSUALITÉS
DE 105 F.

possédant

TROIS GAMMES D'ONDES

captant les émissions de :
15 à 65 mètres
175 à 800 mètres
800 à 2000 mètres

et permettant d'écouter, sans aucune difficulté, ni réglage spécial tous les postes européens (environ 80 stations) et grâce aux ondes courtes les postes trans-océaniques avec une puissance, une netteté et une musicalité remarquables.



PRIX
1150
AU COMPTANT

MONTONA PORTATIF

Avec prise pick-up et prise pour deuxième Haut-Parleur. Riche ébénisterie en ronce de noyer. Garanti un an. Profondeur... 19 c.m. Poids env. 5 kgs. Hauteur... 22 c.m. Longueur... 33 c.m. MALLETTE en véritable cuir, façon sellier... 105 fr.

Principales Caractéristiques :

Chaque appareil fonctionne sur courant alternatif ou continu - Haut-Parleur électrodynamique de 19 c.m de diamètre, d'une musicalité prodigieuse - Etalonnage en nom des stations, par lecture directe sur cadran lumineux d'un type nouveau et d'un aspect très plaisant - Changeur de tonalité allant du grave à l'aigu - Réglage unique - etc...

MONTONA MALLETTE RADIO PHONO PORTATIF

Moteur fonctionnant sur continu ou alternatif - prise pour deuxième Haut-Parleur. Riche ébénisterie en ronce de noyer. Garanti un an. Poste très pratique permettant d'avoir toujours avec soi, et n'importe où, l'avantage de la T. S. F. et du phono amplificateur. Hauteur... 28 c.m. Largeur... 32 c.m. Profondeur... 38 c.m. Poids environ 11 kgs.

ACRÉDIT
135

ALA COMMANDE
A LA LIVRAISON
& 12 MENSUALITÉS
DE 135 F.



PRIX
1750
AU COMPTANT

Démonstration et installation gratuites à domicile, Paris et Banlieue. Notice sur demande. Envoi franco port province. Auditions tous les jours, même le dimanche de 9 heures à 20 heures. Le Jeudi et le Samedi jusqu'à 22 heures.

Nous vendons aussi au comptant et à crédit tous les appareils de Grandes Marques : PHILIPS - MARCONI - POINT BLEU, etc...

N'oubliez pas non plus, le MONTONA, 8 lampes SUPERHÉTÉRODYNE, ANTI-FADING, 4 GAMMES D'ONDES, à 1.750 f. le poste qui connaît le plus gros succès depuis son apparition sur le marché

Concessionnaires exclusifs pour la France et les Colonies
LE RECORD 55, RUE D'AMSTERDAM PARIS, PIGALLE 7330
SUCCURSALE A LYON, 8 RUE GASPARDIN

UNE VISITE S'IMPOSE A NOTRE STAND DE LA FOIRE DE PARIS
GROUPE DE L'ELECTRICITE, HALL 29, STAND 3011

Indéfrisable ravissante! grâce à notre BONNET ONDULATEUR

Pour faire connaître notre NOUVEAUTÉ sensationnelle nous offrons aux lecteurs de ce journal UN CADEAU:

Ce Bonnet ondateur



GRATIS

EN QUELQUES MINUTES, tout simplement en le coiffant, "ONDULO" donnera à vos cheveux, qu'ils soient longs ou courts, l'ondulation que vous désirez. Souple et très résistante, facile à poser, il embellit toutes les coiffures. "ONDULO" est indispensable à la femme moderne désireuse d'être toujours bien coiffée, sans pertes de temps et sans grosses dépenses. Envoyez cette annonce avec votre adresse en joignant 3 francs pour les frais d'envoi. Seules les mille premières demandes seront acceptées. Les lettres suivantes seront retournées aux expéditeurs.

Ecrire : BELACO, 40, rue du Collège, Paris (8^e) - Serv. : G. 7.

39 FR. RÉGULATEUR DE PRÉCISION du 'TRAVAIL' Spéciallement étudié et fabriqué pour toutes les professions exigeant un gros effort physique. En métal chromé inaltérable 39 Fr. En métal KOMLOR 59 Fr. Métal inaltérable, imitant l'or à s'y méprendre. Envoi contre remboursement. Garanti 10 Ans sur Bulletin spécial. Echange admis. **EV JAMS MORTEAU BESANÇON (Doubs)** Dépôt à Paris : 75, rue La Fayette.

Cou... cou!... La Joie de vos Enfants 30 FR. Garanti 5 ans. Envoi contre Remboursement. Echange admis. Coucou chantant. 40 fr. **COUCOU EV LYNDIA MORTEAU (Doubs)** Dépôt à Paris : 75, rue La Fayette.

CHANCE ET BONHEUR POUR TOUS

Grâce au plus puissant talisman existant actuellement, vous pouvez connaître des jours heureux. Les CENDRES SACRÉES D'ORIENT, préparées gratuitement, vous donneront : suprématie, réussite, chance aux jeux, aux loteries, en amour. Les pouvoirs de ce mystérieux talisman chinois sont incontestablement appréciés et recherchés de tous.

VOICI DES PREUVES



De Mme ANDRÉE DENIS. — 30, bd National, La Garenne, Seine. « Je tiens à vous faire part de mon bonheur, car je suis arrivée à l'amélioration de ma situation dans des proportions auxquelles je n'avais jamais aspiré. L'amour le plus sincère est venu embellir ma vie et je ne crains pas de dévoiler que je suis arrivée au sommet du bonheur dans toute l'acceptation du mot. Toutes mes espérances se sont réalisées au delà de mes desirs grâce aux CENDRES SACRÉES D'ORIENT. »

De M. LÉON BRUCHET. — 61, avenue d'Argen, Auch (Gers) : « Je vous remercie sincèrement de votre talisman contenant les CENDRES SACRÉES D'ORIENT. Depuis très peu de temps que je le possède, je vois tous les jours que j'arrive au grand succès, je surmonte tout, j'arriverai au grand bonheur, santé et fortune. »

De Mme MAR. JOFFRE. — 10, rue de l'Océan, Biarritz : « Depuis que je porte vos CENDRES SACRÉES, je fais ce que je veux, tout me réussit. J'en suis si heureuse que je vous commande un pendentif pour ma fille qui est émerveillée de ma transformation. »

(Si vous écrivez à ces personnes veuillez, je vous prie, joindre un timbre pour la réponse.)

Ces témoignages font partie de centaines d'autres qui seront publiés et peuvent être consultés et vérifiés à mes bureaux. Demandez à recevoir GRATUITEMENT, sous pli cacheté et discret, la brochure et la plaquette illustrée sur l'histoire, les propriétés de ce talisman et les indications pour vous procurer les CENDRES SACRÉES D'ORIENT.

Ecrivez en joignant 1 fr. 50 en timbres-poste (Etranger 3 fr.) au Prof. W. BALYDSON, Service V. N., 38, avenue Anatole-France, Colombes, Seine.

Vous-êtes vous être forts, vaincre et réussir ? CONSULTEZ Mme Thérèse Girard, voyante, célèbre par ses prédictions et ses conseils, médaillée, diplômée, 78, av. des Ternes, Paris, cour 3^e et. sauf samedi et dim.

15 fr. Le 100 adr. et gr. gains 2 sexes. Ecr. LABORATOIRE DE PROVENCE, H., à Marseille.

DESTINÉES révélés par Astro, Grapho, Chiro, Tarots Mme LEB. RTON, 20, rue Brey, Paris

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ECOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement par retour du courrier, celles des ses brochures qui se rapportent aux études ou aux carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'Ecole Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 75.802 : Classes primaires complètes : Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 75.811 : Classes secondaires complètes : baccalauréats, licences lettres, sciences, droit.

Broch. 75.815 : Carrières administratives.

Broch. 75.823 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 75.829 : Emplois réservés.

Broch. 75.833 : Carrières d'Ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 75.841 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 75.847 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 75.853 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, espéranto. — Tourisme.

Broch. 75.859 : Orthographe, rédaction, rédaction de lettres, versification, calcul, calligraphie, dessin.

Broch. 75.865 : Marine marchande.

Broch. 75.870 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 75.877 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 75.883 : Métiers de la couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chimiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chimisier, professorats).

Broch. 75.889 : Journalisme, secrétariat : éloquence usuelle.

Broch. 75.894 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographies, prise de vues et prise de sons.

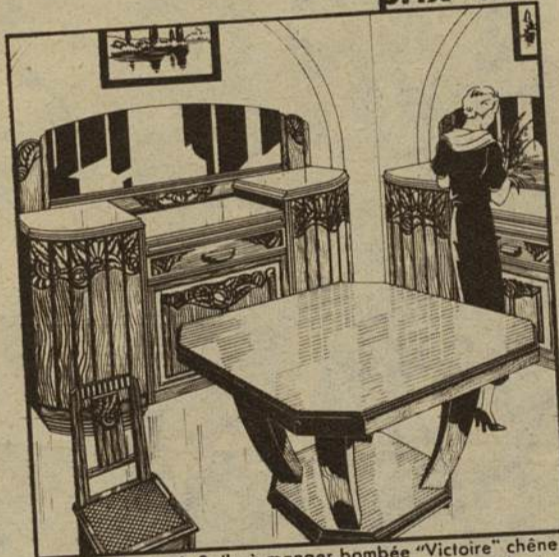
Broch. 75.898 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'Ecole Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

PUISSANTS SECRETS pour soumettre une personnalité à votre volonté, de loin ou de près, pour développer vos chances de réussite, vaincre la timidité, vous faire aimer, ramener une affection, portez la mystérieuse bague Laloy : prix, 22 fr. — A l'INITIATEUR, à Viesly (Nord).

un tour de force!

des mobiliers de qualité rigoureusement garantie à des prix sensationnels!



(N° 432 du catal.) Salle à manger bombée "Victoire" chêne massif sculpté comprenant : 1 buffet larg. 1^{er} 50, dessus 3 marbres, 3 portes, celles de côté bombées, grande glace ; 1 grande table pans coupés, 3 allonges ; 6 chaises sculptées canonnées. Les 8 pièces sacrifiées à... 1875

GRANDES FACILITÉS DE PAIEMENT ACCORDÉES SUR DEMANDE. REPRISE EN COMPTE DE VOS VIEUX MEUBLES LIVRAISONS GRATUITES A DOMICILE DANS TOUTE LA FRANCE.

Usines et Ateliers : 52, rue des Poissonniers (à 150 mètres des Magasins) — Visites tous les matins.

GALERIES BARBÈS

55, Boulevard Barbès - PARIS (18^e)

(Ne pas confondre : Coin Rue Labat)

Succursales : LE HAVRE 19, Rue du Châloir ■ LILLE 114, Rue Nationale ■ MARSEILLE 11, Rue Montgrand ■ NANTES 27, Rue du Calvaire ■ TOULOUSE 10, Rue St-Pantaléon

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE-ALBUM GRATUIT

BON à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement : 1^{er} l'Album général d'Ameublement. 2^o l'Album de literie, divans, studios et mobiliers sacrifiés. Rayer la mention inutile. 276

Nos magasins resteront ouverts le lundi de la Pentecôte toute la journée.

DÉTECTIVE



CHAMPION DU CRIME

Russel Clark, un des plus intrépides lieutenants de Dillinger, a pu être capturé après une bataille en règle ; mais dans quel piteux état ! Quant au « champion du crime », il court toujours, semant la mort sur son passage.

Lire, pages 12 et 13, le sensationnel reportage de notre correspondant de Chicago, Roy Pinker.